





PERRINE CAMBON

# Hijo de Africa

*brumerge*

ISBN : 978-2-917745-04-5

titecacahuete@yahoo.fr

© 2005 Perrine Cambon

Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est illicite (alinéa 1er de l'article 40), la loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les copies ou reproductions strictement réservées l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration. Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

# 1

« Señorita Eléna ! Señorita Eléna ! »

La jeune fille ouvrit les yeux, et les referma aussitôt, éblouie par la lumière du jour qui répandait dans sa chambre claire des faisceaux lumineux d'une extrême blancheur.

– Señorita Eléna, il est temps de songer à vous préparer, le soleil est déjà levé depuis bien longtemps.

– Non... Ma bonne Georgina, pourquoi donc me réveilles-tu ce matin, laisse-moi me rendormir...

Elle se retourna dans son lit, se recroquevilla dans ses couvertures, en faisant signe qu'elle n'avait pas l'intention de bouger.

– Señorita Eléna, je vous en prie, aujourd'hui est un grand jour pour vous, murmura la vieille femme à l'oreille de sa jeune maîtresse, le ton presque suppliant.

– Je n'ai aucune envie de me lever aujourd'hui Georgina. Le simple fait de savoir ce qui m'attend m'encourage à rester couchée. Tu diras à mon père que je suis souffrante.

La vieille femme aimait beaucoup sa jeune maîtresse, mais elle appréciait peu les jours comme celui-ci où la jeune fille avait décidé de tenir tête à son père. Ceci présageait toujours une dispute, des cris et parfois des élans de violence de la part de Don Francisco.

– Mais votre père sera furieux ! Je vous en conjure mademoiselle, ne faites pas l'enfant. Laissez-moi vous aider à vous préparer pour la cérémonie.

– La « cérémonie » dis-tu ? Je n'ai aucune envie d'aller chez mon cousin, je n'ai aucune envie d'entendre ce qu'il s'apprête à nous dire ! Je sais très bien de quoi il s'agit, et tu le sais aussi ma bonne Georgina... Pourquoi faut-il que je supporte cela ?

Et elle demanda d'un geste de la main à sa servante de quitter la chambre, retrouva une position confortable dans son lit, ferma les yeux et soupira.

– Georgina, attends... dit-elle d'une voix très basse, les yeux toujours clos. Veux-tu bien fermer les rideaux, la clarté me dérange...

La vieille femme, qui avait cru que la jeune fille allait se raviser, s'exécuta, déçue, et murmura avant de passer à côté du lit :

– Vous êtes dure avec moi señorita. Monsieur votre père va être très fâché, et Dieu sait que Monsieur est violent lorsqu'il est hors de lui...

Aussitôt Eléna regretta son attitude. Elle était têtue, mais pas mauvaise. Georgina avait raison, et elle ne voulait pas qu'il arrive du mal à sa bonne. Elle réussit à retenir sa servante par la main avant qu'elle ne s'éloigne.

– Excuse-moi Georgineta, j'ai été stupide. Je vais faire un effort pour toi. Mais seulement pour toi. Pour ne pas que tu souffres. En aucun cas pour mon cousin.

Elle se leva, embrassa la vieille femme et ôta sa chemise de nuit.

– Quelle robe dois-je mettre aujourd’hui, ma bonne nourrice ?

– Vous êtes magnifique dans toutes les robes que vous portez, mademoiselle. Mais si vous me demandez mon avis... la jolie mauve fait de vous une princesse !

– Alors soit. Va la chercher Georgina, dépêche-toi. Tu as raison, n’attisons pas la colère de mon père...

## 2

« ¡ Bella, bellísima ! », s'émerveilla Fédérico en aidant Eléna à descendre du fiacre. « Chère cousine, je suis ébloui par tant de beauté, vous êtes ravissante, vraiment. »

La jeune fille resta froide à ses compliments, leva les yeux vers le ciel.

– Le temps est magnifique aujourd'hui, ne trouvez-vous pas, cousin ?

– Pas autant que vous chère amie.

– Je vous en prie...

– Allons Eléna, ne fais pas l'effarouchée, cela ne te ressemble pas, grommela Don Francisco.

– Bien... Ma chère cousine, mon très cher oncle, veuillez me suivre, c'est par ici...

Le jeune homme présenta son bras à Eléna qui l'accepta à contre cœur, afin de ne pas déplaire à son père qui déjà semblait contrarié.

Fédérico était un jeune homme de vingt-huit ans, cependant sa sagesse et son élégance le faisaient paraître d'un âge plus mûr. Il vivait aisément de la fortune de son père, passant le plus clair de son temps à lire, à écrire, ou à retrouver ses amis pour une partie de carte ou une discussion philosophique. Il était épris de sa cousine depuis déjà plusieurs années, et celle-ci ne le savait que trop. Ce jour-là, Fédérico avait entrepris



de demander au père de la belle (son oncle), sa fille en mariage.

Étant plus jeune, Eléna adorait son cousin, il l'amusait beaucoup. Ils passaient souvent des après-midi ensemble, à se promener à cheval dans la montagne ou à se raconter des histoires. Mais depuis que le regard de Fédérico avait changé envers elle, elle s'en méfiait. Elle ne pouvait pas tomber amoureuse de son cousin, c'était absurde. La jeune fille ne comprenait qu'on puisse se marier avec un membre de sa famille, mais les femmes dans ces affaires n'avaient pas leur mot à dire.

Fédérico conduisit Eléna et son père dans le salon, une grande pièce claire très élégamment aménagée. Les murs étaient recouverts de tapisseries somptueuses, tissées d'or et d'argent. De larges miroirs étaient installés un peu partout dans la pièce, reflétant les rayons du soleil comme des éclairs de lumière. De grandes fenêtres donnaient vue sur un immense et splendide jardin, où poussaient des fleurs rares de toutes les couleurs.

Le jeune homme fit s'installer sa cousine dans un canapé de velours, et Don Francisco s'assit à côté d'elle. Fédérico s'assit dans un fauteuil en face de ses invités. Il leur servit à boire, dans de belles tasses à thé en argent, et ordonna qu'on aille chercher le cadeau.

« Un cadeau ? », se demanda Eléna, « un cadeau pour moi ? ». Plus jeune, elle aurait été très heureuse et excitée à l'idée de recevoir un cadeau, elle se serait amusé à essayer de deviner ce que cela pouvait être,

mais à ce moment-là elle était plutôt inquiète. Et si c'était plutôt un cadeau pour son père, afin de lui faire accorder plus facilement la main de sa fille ?

Un domestique entra dans la pièce, apportant sur un coussin une petite boîte dorée. Federico la déposa sur la table basse à côté de lui, puis se leva. Il s'agenouilla devant Eléna, lui prit doucement la main et y déposa un baiser. Il leva la tête, et son regard bleu azur pénétra dans les grands yeux bruns d'Eléna impressionnée. Il avait réellement de très beaux yeux, troublants, qui semblaient à ce moment supplier sa bien-aimée, la supplier de l'aimer...

– Douce Eléna...

On pouvait lire sur son visage un amour sincère et d'une grande pureté. Ses yeux clairs fixaient les lèvres d'Eléna. Une envie lui prit de les embrasser mais le moment n'était pas bien choisi, et sans doute le repousserait-elle.

– Merveilleuse Eléna... Si vous saviez à quel point je vous aime...

Don Francisco, qui jusqu'alors était resté muet, ajouta son point de vue à cette belle déclaration.

– Federico, mon cher neveu, je suis sûr que ma fille est très touchée par votre révélation...

Eléna baissa les yeux et ne répondit pas. Elle se sentait gênée, elle était dans une situation délicate. Elle connaissait l'amour que lui portait son cousin, elle savait que le fait de le refuser lui aurait brisé le cœur, mais le sien le serait aussi si elle acceptait de l'épouser. Cet amour la dérangeait, elle n'en voulait

pas.

– Eléna, enfin, mais regarde-nous !

La jeune fille releva la tête, et Fédérico pût apercevoir une larme naissante au coin de ses yeux. Don Francisco semblait peu intéressé par les sentiments de sa fille, il ne remarqua rien. Fédérico avait bon cœur et ne souhaitait pas faire souffrir sa bien-aimée, il lui fit donc une proposition :

– Ma chère cousine, vous me semblez troublée... Peut-être ma demande est-elle un peu précipitée... Je peux attendre si vous le désirez.

– Attendre, attendre, s'écria Don Francisco, mais pourquoi attendre ? Ma fille a dix-sept ans, c'est un âge tout à fait convenable pour se marier. Non mon cher neveu, je pense qu'attendre est une mauvaise idée... La petite pourrait avoir le temps de s'enticher de quel-qu'un d'autre. Le mariage aura lieu la semaine prochaine.

– La semaine prochaine ? balbutia Eléna. Père...

– Ne discute pas Eléna, je ne reviendrai pas là-dessus. Il faut que votre mariage ait lieu avant notre départ.

– Notre départ ?

– Oui Eléna, notre départ pour l'Afrique.

Elle le regarda apeurée, ne comprenant pas. L'Afrique... Ce continent presque inconnu, peuplé d'hommes-singes et d'animaux terrifiants, était-ce là-bas que voulait l'emmenager son père ?

– Oui Eléna, l'Afrique. Mon père y avait une plantation de café, et il me l'a léguée à sa mort. Nous par-

tons dans un mois.

– Mais père, ce continent est habité par des monstres, on raconte que là-bas les hommes se dévorent entre eux...

– Ce ne sont que des histoires pour effrayer les enfants, comment peux-tu y croire ?

Eléna se mit à soupirer, ne sachant plus comment réagir, ni que répondre. Elle était au bord des larmes, elle n'osait pas parler de peur de se trahir. Elle n'avait plus d'issue. Elle allait devoir se marier avec Fédérico et partir en Afrique avec son père. Elle abandonnerait sa maison, ses amies, et tout ce à quoi elle tenait.

– Pour ce qui est du mariage... murmura Fédérico hésitant, je veux bien attendre, attendons que ma cousine se sente prête. C'est ce que je préférerais, vraiment.

– Si c'est ce que tu veux, mon cher Fédérico... Mais je ne te comprends pas. Ne nous accompagneras-tu donc pas en Afrique ?

– Je vous remercie mon oncle, mais toute ma vie est ici, et j'aurais beaucoup de mal à laisser ma pauvre mère, elle n'a plus que moi vous savez...

Eléna fronça les sourcils à l'entente de ces propos. Elle savait que ceci n'était qu'un prétexte pour ne pas partir, et qu'en réalité il avait peur à l'idée d'un si long voyage. Mais elle ne dit rien, car ceci permettrait de repousser le mariage.

– Et bien soit. Lorsque ma fille aura vingt ans, je la ferai revenir en Espagne, et tu l'épouseras.

– Gracias, muchas gracias... Je ne vous remercierai

jamais assez mon cher oncle... Peut-on rêver plus beau présent que la main de la belle Eléna ? ... Ma cousine, ces années sans vous me paraîtront des siècles, mais le temps me semblera doux car je saurai que chaque jour qui passera me rapprochera de vous.

Il se leva et prit dans ses mains la petite boîte dorée et la tendit à Eléna.

– Cette boîte contient une clé. C’est la clé de cette maison, et, par la même occasion, la clé de ma vie... Pour vous prouver que la porte de mon cœur vous sera toujours ouverte... Bella Eléna, permettez-moi de déposer sur vos lèvres un baiser d’adieu.

Eléna se leva, prit la petite boîte, et ferma ses yeux tristes. Elle baissa la tête au moment où elle sentit Fédérico approcher ses lèvres des siennes.

– Excusez-moi. Adieu cousin.

### 3

« Pobrecita Señorita... »

La vieille nourrice ne savait que dire pour consoler sa jeune maîtresse. Elle était assise au bord de son lit, et lui caressait les cheveux tout en lui murmurant des mots tendres, comme une mère aurait fait pour reconforter son enfant.

– Ma douce demoiselle, rien ne sert de pleurer ainsi, vous effacez la beauté de votre si joli visage... Que dirait le Prince Charmant s’il vous voyait ainsi !

– Mon Prince Charmant... soupira la jeune fille.

Eléna cessa de pleurer, retrouva son calme et son sourire et murmura :

– Il me dirait : « Tu es triste, ma douce, vient te réfugier dans mes bras »... Alors il me serrerait fort contre lui, et toutes mes peines s’envoleraient quand il m’embrasserait pour la première fois... Mais existe-t-il quelque part, un homme capable de s’inquiéter de ce que je ressens, de ce dont j’ai besoin, un homme qui m’aime et que j’aime en retour ?

– Un homme digne d’être aimé de vous, il n’en existe qu’un seul, señorita.

– Mais où se cache-t-il ? Pourquoi ne vient-il pas à moi ? J’ai tellement besoin d’aimer et d’être aimée...

– Un jour il viendra à vous, vous irez à lui, et votre vie ne sera plus jamais la même. Ce jour-là votre cœur battra plus fort que les autres jours, et vous saurez que

c'est lui, l'homme que vous attendiez si impatiemment.

– Mais quand, quand saurai-je qui il est ?

– Peut-être demain, peut-être dans dix années. Dieu seul le sait.

– Je prierai Dieu chaque soir pour qu'il dirige les pas de cet homme vers les miens.

– Dieu vous écoutera.

Il y eut un silence. Les deux femmes se turent, comme pour se recueillir quelques instants. Puis Eléna reprit :

– Mais mon père, lui, m'écouterait-il, me laisserait-il libre d'aimer ?

– Il ne pourra jamais vous empêcher d'aimer. Et quoi qu'il arrive, votre amour de jour en jour prendra de l'ampleur et vous rendra plus forte. Vous y parviendrez, j'en suis convaincue.

Eléna entoura sa nourrice de ses bras et l'embrassa tendrement sur la joue.

– Merci Georgineta, heureusement que tu es là.

La vieille femme regarda la jeune fille, un petit sourire gêné au coin des lèvres, et hésita avant de dire :

– Je ne serai pas toujours là pour vous, señorita Eléna.

– Je le sais bien ma chère nourrice, mais la vie n'est pas prête de nous séparer, n'est-ce pas ?

La vieille femme hésita et murmura, le regard triste :

– Je crains fort que si.

Eléna regarda son amie d'un œil inquiet, plein de questions qu'elle n'osait pas poser. Puis elle sentit les

larmes qu'elle avait réussi à contrôler atteindre ses yeux, ses lèvres tremblaient quand elle balbutia :

– Que veux-tu dire ?

Georgina prit les mains de la jeune femme dans les siennes, avec beaucoup de soin, comme si elle avait devant elle une poupée de porcelaine. Elles étaient glacées. Elle tenta de les réchauffer en soufflant dessus, et ceci fit pleurer encore plus fort Eléna. Cela lui rappelait sa petite enfance, lorsqu'elles revenaient d'une promenade en plein hiver. Georgina tentait toujours de réchauffer ses petites mains gelées comme elle était en train de le faire.

– Vous allez partir mademoiselle, et je ne viendrai pas avec vous...

Elle fit une pause, elle aussi était prise d'un grand chagrin, car elle aimait Eléna comme si c'était sa fille. Puis elle reprit :

– Je ne peux pas partir. Ma une famille est ici, et je dois en prendre soin, je me dois de rester... Vous êtes presque une dame, et bientôt vous n'aurez plus du tout besoin de moi. Les années passent, il fallait s'attendre à cette séparation. Je suis aussi attristée que vous, señorita...

Elle avait envie de pleurer mais ne voulait pas qu'Eléna puisse s'en apercevoir. Elle se leva précipitamment.

– Excusez-moi, il faut que j'aille préparer le repas. Préférez-vous déjeuner dans votre chambre ou dans la salle à manger en compagnie de votre père ?

– Ici Georgina, ici. Je ne suis pas sûre que mon



père ait vraiment envie de m'avoir à ses cotés.

– Dites plutôt que VOUS n'avez pas envie de rester à ses cotés !

– Comment peux-tu me croire capable de pareilles pensées ? susurra Eléna avec un sourire qu'elle ne parvint pas à cacher.

– Je vous connais bien, répondit Georgina, lui rendant son sourire complice.

Elle se retourna, se dirigea vers la porte, et malgré tous ses efforts, une larme roula sur sa joue. Elle s'empressa de s'essuyer, poussa un long soupir et alla s'affairer à la cuisine.

## 4

« ¿ Dónde está Eléna ? ¡ Georgina ! hurla Don Francisco à bout de nerf. Non seulement elle ne se réjouit pas de son mariage avec un homme riche, qui lui promet un avenir heureux, mais en plus, elle refuse de déjeuner à table comme tout le monde ! »

– C’est que, balbutia Georgina, Mademoiselle est...

– Je ne veux rien savoir !

Don Francisco repoussa brusquement la lourde table où étaient servis les plats, faisant trembler la vaisselle, et se leva sans attendre.

– ELENA !!! ELENA !!!

La vieille nourrice se jeta devant son maître pour lui barrer le passage vers la chambre de la jeune fille. Don Francisco était dans une colère noire, et même s’il s’emportait souvent, on le voyait rarement dans cet état-là. Georgina, tremblante, osa tout de même murmurer :

– Monsieur, je vous en prie, Mademoiselle est souffrante, elle ne se sentait pas la force de se lever...

– Sottises ! Cette jeune écervelée ne veut rien entendre, elle n’en fait qu’à sa tête ! Elle va même contre l’autorité de son père ! Non, ce n’est pas moi qui l’ai élevée ainsi !

C’est alors que la porte de la chambre d’Eléna s’ouvrit doucement et laissa apparaître la jeune fille qui s’était levée. Elle avait les yeux encore rougis par

les larmes qu'elle avait versées, mais on voyait qu'elle s'était rafraîchi le visage et qu'elle avait changé sa robe froissée.

– Je suis là père, je viens. Excusez-moi je vous prie, je me préparais à vous rejoindre, mais je n'étais pas tout à fait présentable alors...

– C'est bon, cela suffit, je te prie de te taire maintenant ! Je n'ai aucune envie d'entendre les mensonges que tu t'apprêtais à me dire ! Dépêche-toi de venir t'installer à table, le déjeuner va refroidir.

Durant tout le repas, le père et la fille n'échangèrent aucune parole, et l'atmosphère, comme les plats, était glaciale. Don Francisco ne fit que broncher devant son assiette, se plaignant sans cesse pour tous les prétextes qu'il pouvait imaginer.

## 5

Un mois passa, mois qui parut trop court à Eléna. Elle aurait voulu que ce mois dure, car elle ne voulait pas voir approcher le jour du départ. Durant ces quelques semaines, elle dût faire ses adieux à ses amies, ses confidentes, les rares personnes qu'elle aimait. La séparation fût extrêmement douloureuse, les larmes ne manquèrent pas, cependant Eléna promit à ses compagnes de leur écrire, en leur disant, non convaincue elle-même, que ces trois années allaient passer bien vite et qu'elle serait bientôt de nouveau à leurs côtés.

La jeune fille eut également à quitter Azzuro, son cheval adoré, avec qui elle avait partagé dix-sept années de complicité. Ils étaient nés la même année, ils avaient donc le même âge, et Eléna se sentait ainsi encore plus liée à lui. C'était la « personne » dont elle se sentait la plus proche, parce qu'elle avait l'impression que personne ne la comprenait mieux, que personne ne savait mieux la consoler que ce vieux cheval, quand il frottait ses naseaux sur ses joues pour essuyer ses larmes.

– Mon bel Azzuro, je vais devoir partir, tu sais. Je vais partir pendant trois années, promets-moi que tu seras toujours là, à m'attendre, quand je reviendrai... Tu m'attendras, n'est-ce pas, tu ne partiras pas ?

La jeune fille se mit à pleurer, elle entoura l'encolure de son cheval de ses bras, et l'embrassa plu-

sieurs fois tout en le caressant. Elle savait qu'Azzuro était déjà assez âgé et elle ne pouvait avoir une idée de combien d'années il lui restait à vivre. Elle avait terriblement peur de le laisser tout seul, et de le quitter pour de bon. Elle l'attrapa par le licol et le conduisit du pré jusqu'à l'écurie.

– On va faire une dernière promenade tous les deux, d'accord, mon beau ?

Elle enfila sa tenue de cavalière, son casque et ses bottines. Elle prépara ensuite son cheval.

Ils partirent tout l'après-midi dans la montagne, galopant dans les vallées, les cheveux et la crinière au vent, et Eléna eut l'impression que c'était la dernière fois qu'elle aurait cette sensation unique de liberté absolue qu'elle éprouvait à chaque galop qu'elle faisait avec son cheval. Cette fois-ci fut encore plus intense. C'était comme si Azzuro savait, lui aussi, que c'était la dernière fois, et il courait encore plus vite, plus longtemps, comme pour profiter au maximum de ces moments privilégiés. Ils se promenèrent également plus tranquillement, au pas, le long des lacs et des rivières, afin de permettre à Azzuro de reprendre son souffle ou de se désaltérer.

La jeune fille et son cheval partagèrent ces ultimes moments avec beaucoup de gaieté, retenant leur chagrin pour ne pas gâcher le bonheur qu'il avait la chance de vivre, tous les deux .

Eléna se décida enfin à rentrer lorsque le soleil commença à s'éloigner à l'horizon. En arrivant de nouveau à l'écurie, elle s'occupa de son Azzuro avec une

immense tendresse. Elle avait toujours été douce avec lui, mais à ce moment-là elle s'y prenait différemment. Comme si chacune de ses caresses voulait signifier un mot doux, une parole câline.

– Je t'aime mon Azzuro, murmura-t-elle à son oreille en le quittant.

Elle crut percevoir des larmes dans ses yeux. Elle n'avait jamais vu un cheval pleurer. Était-ce bien vrai ou bien n'était-ce que son imagination qui lui montrait ce qu'elle avait envie de croire ? C'était bien réel, elle en était persuadée.

## 6

– Adios, mi dulce Georgineta, adios. Je ne t'oublierai jamais.

– Ne pleurez pas señorita, je vous en prie ne pleurez pas. Vous savez que si vous pleurez...

– Je sais. Mais je ne pleure pas Georgina, tu le vois bien, je ne pleure pas...

« Pas encore », pensa-t-elle, si fort que sa nourrice n'eut pas de mal à le comprendre.

Eléna la prit dans ses bras et la serra contre elle avec beaucoup de tendresse. Elles restèrent toutes deux enlacées pendant une longue minute, soupirant et retenant leurs larmes. Enfin la vieille femme prit le visage de la jeune fille dans ses mains et déposa deux gros baisers sur ses joues roses. Eléna fit de même, puis ferma les yeux, se retourna et se dirigea vers le ponton. Avant qu'elle n'ait le temps de trop s'éloigner, Georgina la retint par la main et dit très doucement :

– Adieu ma belle, prends bien soin de toi.

Eléna sursauta, puis sourit à sa vieille amie. C'était la première fois qu'elle lui parlait ainsi, leur différence de classe sociale ne permettant pas à la domestique d'être familière avec sa maîtresse. La jeune fille serra une fois de plus Georgina dans ses bras et la quitta. Un matelot lui tendit la main pour l'aider à monter à bord, et, sans regarder derrière elle, elle fit un signe d'adieu à sa nourrice restée sur le quai. Celle-ci ob-

serva la jeune fille jusqu'au départ du bateau, et elle put enfin laisser couler, doucement, les larmes le long de ses joues. Elle quitta le port à pas lents, et se dirigea vers le domaine de Don Fédérico, chez qui elle allait désormais être employée, comme presque tous les domestiques du domaine de Don Francisco.

Sur le pont, à l'arrière du paquebot, Eléna regardait fuir devant ses yeux les côtes de son Espagne natale, admirant l'immensité de la mer Méditerranée. Le ciel était bleu, la mer était calme, tout était paisible, mais la jeune fille était agitée. Elle appréhendait tellement cette nouvelle vie en Afrique ! Ce continent lui était complètement inconnu, et elle ne savait même pas si elle avait envie de le connaître. Quoiqu'il en soit, elle n'avait plus le choix. Elle n'avait jamais eu le choix. Le droit de décider de sa vie. Toujours elle suivait des ordres, elle obéissait, sagement lorsqu'elle était d'humeur douce, rechignant lorsqu'elle était énervée, parfois, souvent... Elle ne supportait plus cette vie. Pourtant, elle avait une vie que de nombreuses jeunes filles de son âge auraient rêvée : elle ne manquait de rien. Elle avait une belle maison, un immense jardin, des robes magnifiques et des parures de bijoux par dizaines... Mais Eléna n'avait pas besoin de tout ça. Ce qui lui manquait était invisible... Peut-être la nouvelle vie qui l'attendait en Afrique lui donnerait plus de libertés... Ou peut-être devrait-elle rester enfermée, prisonnière... Cela dépendrait du bon vouloir de son père.

Le voyage dura un mois. Un mois sur une mer



plutôt clémente qui ne leur réserva aucune mauvaise surprise. Durant tout ce temps Eléna s'occupa comme elle pût, étudiant surtout, l'histoire l'intéressait beaucoup. Christophe Colomb, Marco Polo, Vasco de Gama étaient ses héros. Au moment du départ, elle n'avait pas ressenti cette envie de partir vers des terres nouvelles, parce qu'elle avait à quitter ceux qui lui étaient chers. Elle s'était dit, sur le coup de la colère, qu'elle se moquait éperdument de voyager. Mais en réalité cela la passionnait vraiment. Même si ce n'était pas comme les explorateurs puisqu'elle savait où elle allait ! La tristesse l'avait empêchée de s'en rendre compte. Au bout de quelques semaines, ayant accepté l'idée d'avoir quitté son pays, elle devint impatiente d'arriver. A chaque escale qu'ils faisaient, elle se renseignait, la question « Sommes-nous encore loin ? » revenait sans cesse à ses lèvres.

La jeune fille se posait beaucoup de questions sur son nouveau pays, elle avait quelques appréhensions quant à la façon dont ils seraient accueillis, mais elle avait hâte de connaître l'Afrique et les gens qui y vivaient. Son père, qui aurait dû se réjouir de ce nouvel engouement, la trouvait agaçante.

– Eléna, cesse donc ces allers et venues, tu me donnes la migraine.

– Je réfléchis, père.

– Tu réfléchis ?

– Oui.

– Mais cesse donc ce manège, s'il te plaît !

– Cela m'aide à penser...

– Cesse ceci immédiatement !

Eléna regarda son père, tentant de dissimuler sa colère, et disparut de sa vue. Elle courut jusqu'à sa cabine, se jeta sur sa couchette et enfouit son visage dans son oreiller. « Ca suffit, j'en ai assez ! ». Son cœur battait violemment, sa respiration s'accélérait, elle était au bord des larmes. Puis elle s'assit, ferma les yeux, et, doucement, retrouva son calme. « Pourquoi mon père s'énerve-t-il toujours pour si peu ? N'ai-je plus le droit de marcher ou de penser ? ». Elle se leva pour aller chercher une feuille, une plume, un encrier, et commença à écrire.

*Ma chère Georgina,*

*Je ne sais pas quand tu auras cette lettre mais cela n'a pas d'importance. Je suis très mal et je ressens le besoin de me confier à quelqu'un. Ce quelqu'un sera toi.*

*Une question me tourmente depuis ce matin, et je ne peux m'empêcher d'y penser sans cesse. Est-ce vrai que les hommes d'Afrique ne sont pas de vrais hommes, parce que leur peau est noire ? Pourquoi dit-on cela ? Je ne sais pas si les gens ont tort ou raison, mais j'aimerais bien le savoir. J'attends de rencontrer ces hommes pour me faire ma propre opinion. Tu as vu, j'ai écrit « ces hommes ». Après tout, a-t-on vraiment le droit de les traiter autrement qu'en hommes parce que leur couleur est plus foncée que la nôtre ? Dieu les a fait noirs, voilà tout. Ils parlent, comme*

*nous, ils apprennent notre langue. Père dit qu'ils ne sont bons qu'à travailler, comme les vaches ou les chevaux. Je ne veux pas le croire.*

*J'ai hâte de les connaître. J'ai oublié les histoires que l'on m'a racontées sur eux. Ce sont des sottises, mon père avait au moins raison là-dessus.*

*A bientôt ma Georgina,  
Je t'embrasse affectueusement,*

*ELENA*

## 7

« C'est merveilleux... Les paysages d'Afrique sont les plus beaux du monde ! » murmura Eléna tout bas, en arrivant en vue de son nouveau continent.

Les côtes, de grandes étendues de sable blanc, semblaient ne jamais se finir. Dans la lumière du jour qui commençait à tomber, elle pouvait apercevoir les cocotiers, ces arbres qu'elle n'avait pu connaître que grâce aux livres, et dont elle était impatiente de goûter les fruits. Ce continent était tellement nouveau pour elle qu'elle s'émerveillait de tout. Des oiseaux, de l'odeur de la mer, de la couleur du ciel, qui en cette fin de journée se teintait de rose.

Ils jetèrent l'ancre à une centaine de mètres de la plage.

Eléna, son père, ainsi que d'autres personnes qui avaient fait le voyage avec eux prirent place dans les canaux qui les menèrent jusqu'à la plage. Eléna voulut à tout prix poser ses pieds nus sur le sable.

– Il semble si doux...

Son père tout d'abord refusa :

– Tu as perdu la tête ma fille ! Une jeune dame de bonne famille comme toi ne se permet pas de telles manières !

Mais elle ne tint pas compte de son interdiction. Elle remonta ses jupes, enleva ses chaussures et ses

bas, et son pied s'enfonça doucement dans le sable fin et légèrement humide.

– C'est tellement agréable père, vous devriez faire de même...

– S'il te plaît, n'en rajoute pas, si tu ne veux pas que je me fâche pour de bon. Et je n'ai guère de temps à perdre avec de tels enfantillages. Rhabille-toi, je te prie, nous n'avons pas envie de profiter ainsi de la vue de tes jambes ! Et dépêche-toi de me rejoindre là haut !

Eléna, sans rechigner, laissa retomber sa jupe sur ses chevilles et entreprit de remonter la plage à pied. Elle avait peine à avancer, elle s'enfonçait dans le sable jusqu'aux mollets et sa robe traînait à terre. Mais elle éprouvait du plaisir à ressentir la douceur du sable encore tiède sur ses jambes nues, elle n'avait aucune envie qu'on la prive de ce bonheur si simple.

On vint cependant la chercher au bout de quelques minutes. Deux jeunes hommes noirs munis d'une chaise à porteurs se présentèrent à elle.

– Señorita... murmura le premier.

– ¿ Si ? demanda-t-elle en regardant celui qui avait posé la question, essayant de comprendre ce qu'on lui voulait. Oh ! Je vous remercie beaucoup, mais j'aime marcher, je rejoindrai mon père à pied.

– C'est que... continua le jeune homme.

Mais il fut coupé par le second. Les deux hommes se ressemblaient, ils devaient être frères. Et à en croire ce qu'elle voyait, le plus âgé raisonnait le plus jeune, qui semblait en avoir trop dit. Avaient-ils l'interdiction de parler ? Le plus jeune baissa la tête et se

tût. Enfin, l'autre, sans oser lever les yeux vers Eléna, lui désigna la chaise. La jeune fille refusa encore, les deux hommes se regardèrent, s'interrogèrent, puis décidèrent de la convaincre malgré tout.

– Señorita, por favor... murmura une fois de plus le plus jeune.

– Mario ! Matéo !

Un homme blanc parut au sommet de la dune.

– Mario ! Matéo ! Je vous ai demandé de porter la demoiselle jusqu'ici !

Eléna comprit alors qu'il valait mieux pour ces hommes qu'elle obéisse et s'assit dans le fauteuil. Elle portait toujours ses chaussures à la main. Matéo, le plus jeune, regardait ses petits pieds nus qui semblaient si fragiles. Son frère lui fit signe de baisser les yeux, l'air grave, et ils conduisirent Eléna jusqu'à sa nouvelle maison. Elle était déçue de pas avoir pu profiter de la plage plus longtemps, mais la nuit tombait et elle se dit qu'elle y retournerait le lendemain. En descendant du fauteuil, elle se rechaussa et remercia les deux jeunes porteurs avec un sourire. Mario, toujours aussi stoïque, ne bougea pas. Matéo osa lever les yeux vers la jeune fille mais ne parvint pas à lui rendre son sourire.

## 8

– Bienvenido señorita De la Vena, susurra l’homme de la dune en baisant la main d’Eléna.

– Gracias señor. ¿ Señor ?

– Rodrigue de Segura, chef du personnel de cette maison, pour vous servir charmante demoiselle. Votre voyage s’est-il bien passé ?

– Oui, très bien, je vous remercie.

– J’en suis ravi... Bueno... Votre père a déjà fait la connaissance de ses domestiques, et il est en train de s’installer dans sa chambre. Permettez-moi donc de vous faire visiter votre nouvelle demeure.

– Ce sera avec grand plaisir, répondit Eléna avec un sourire.

L’homme fit donc découvrir à Eléna son nouvel univers. La maison était gigantesque et très belle. C’était celle de son grand-père décédé depuis peu. Elle ne l’avait jamais vu car depuis qu’elle était née, il n’était pas retourné en Espagne. Tout en marchant, la jeune fille et l’homme discutèrent, et Eléna lui posa une question qui lui brûlait les lèvres depuis qu’elle avait rencontré les jeunes porteurs :

– Ces deux hommes qui m’ont transportée jusqu’ici, dites-moi, sont-ils esclaves ?

– Esclaves ? Non ! Mario et Matéo sont des employés, pas des esclaves. Ne savez-vous pas que l’esclavage est aboli, señorita ?

– Si, bien sûr, mais...

Elle hésita avant de continuer car elle ne croyait pas entièrement à ce moment-là en la sincérité de l'homme. Si ces hommes n'étaient pas des esclaves, pourquoi semblaient-ils si effrayés ?

– Mais ?

– Mais... pourquoi donc n'osaient-ils pas m'adresser le moindre regard ni la moindre parole ?

– Vous vous posez bien des questions señorita. La réponse est simple. Ces hommes sont élevés dans des familles d'anciens esclaves comme tous leurs frères, cousins ou amis. Depuis toujours, on a appris à leurs parents, leurs grands-parents, leurs arrière-grands-parents, le respect absolu de l'homme blanc. Respect absolu qui s'est vite transformé en crainte. Ces hommes ont tout simplement peur de vous.

« Peur ? se répéta Eléna. Suis-je donc si effrayante ? »

– L'un d'eux a voulu me parler, mais le deuxième l'en a empêché...

– Matéo, oui... Matéo n'a pas de réelle peur, juste une très grande intimidation, pourvue, je pense, d'une certaine admiration. Mario, lui, c'est une autre histoire. Mais vous n'aurez pas l'occasion de les voir bien souvent...

– C'est à dire ?

– Oui, Matéo et Mario ont été demandés aujourd'hui car nous manquons de personnel, mais cela ne va pas durer.

– Et que font-ils, en dehors de cela ?



– Ils travaillent, comme beaucoup de jeunes gens de leur âge, dans la plantation de café, celle qui appartient à votre famille.

– Ils sont payés ?

– Bien sûr ! Ce sont des travailleurs comme les autres, vous savez...

– Vraiment ? Les considérez-vous vraiment comme les autres hommes, comme les hommes blancs ?

Rodrigue marqua un temps d'hésitation avant de répondre.

– Non, là, c'est différent.

Il y eut un silence. C'était fait, l'homme avait donné à la question d'Eléna la réponse que celle-ci attendait. Il disait donc que ces hommes n'étaient pas des esclaves mais qu'ils n'étaient pas comme les hommes blancs. Cet homme pensait donc comme Don Francisco, son père, et comme la plupart des gens d'ailleurs. La jeune fille ne voulait pas qu'on l'oblige à suivre cette façon de penser. Elle n'écoutait que la sienne. Avant ce jour, elle n'avait jamais vu de si près d'hommes noirs. Maintenant, elle les connaissait, ils étaient faits comme les hommes blancs, plus grands, plus forts, et elle les trouvait même peut-être plus beaux. Elle ne voyait aucune raison de les considérer comme inférieurs. Et elle aurait été aux anges si Matéo lui avait rendu son sourire.

L'homme finit par être dérangé par ce long moment de silence et de réflexion. Il ouvrit une porte et fit entrer la jeune fille dans une vaste pièce, joliment meublée et chaleureuse.

– Voici votre nouvelle chambre mademoiselle. Elle a été aménagée très récemment. Don Armando, votre grand-père, l’a fait faire spécialement pour vous.

Les murs étaient tapissés de rose et de mauve clairs, et ces couleurs donnaient à la chambre une impression de fraîcheur et de bonne humeur. Un grand lit se trouvait dans un coin, dans un autre il y avait une commode avec un immense miroir et une coiffeuse. Deux hautes armoires étaient au fond. Une grande porte vitrée permettait d’accéder à la terrasse et au jardin et donnait à la pièce une grande luminosité. Enfin des tableaux de paysages européens ornaient les murs, rappelant à Eléna son pays qu’elle avait eu tant de mal à quitter.

Dans toute la maison, rien ne laissait penser qu’on se trouvait en Afrique. Son architecture était typiquement européenne, Don Armando ne devait pas aimer l’exotisme africain. Seuls quelques petits éléments avaient été adaptés au climat.

– La chambre me plaît beaucoup, comme toute la maison d’ailleurs. Merci beaucoup de votre accueil señor Segura. J’aimerais me reposer maintenant.

– Ne voulez-vous pas que je fasse venir votre femme de chambre, pour qu’elle vous aide à vous installer ?

– Pas ce soir, merci, mais plutôt demain. Je suis épuisée.

– Comme vous voudrez. Buenas noches señorita.

– Buenas noches señor.

Elle avait en effet hâte de dormir. On avait porté ses bagages jusqu’à sa chambre mais elle ne prit pas

la peine de les défaire tous, seulement ce dont elle avait besoin. Le reste attendrait le lendemain. Elle se déshabilla, enfila sa chemise de nuit et se glissa sous les draps qui sentaient bon le linge fraîchement lavé. Et dans son lit, elle repensa à sa journée, à son arrivée. Elle essayait de se redessiner les visages de Mario et Matéo. Ces deux garçons avaient donc peur d'elle. Elle n'arrivait pas à comprendre comment deux hommes pouvaient avoir peur d'une si jeune fille... Ils étaient plus âgés qu'elle. Quel âge pouvaient-ils avoir ? Vingt ans, vingt-cinq ans ? Mario était apparemment l'aîné.

« Je ne veux pas qu'ils me craignent... S'ils commencent déjà à être effrayés par moi, finiront-ils par me haïr ? J'aimerais tellement les connaître, leur parler... Peut-être Matéo serait-il d'accord, qui sait »

Elle mourrait d'envie d'aller vers lui, mais savait qu'elle n'oserait pas. Elle savait également qu'elle serait mal vue. Les Blancs ne doivent pas se lier d'amitié avec les Noirs, ils ne doivent pas se mélanger, et encore moins une jeune fille avec un jeune homme. Vivrait-elle donc isolée, sans personne avec qui passer du temps, partager des bons moments ? Le sommeil ne lui laissa pas le temps de trouver une réponse à sa question. Ses paupières se firent lourdes, sa respiration ralentit et elle s'endormit doucement. Le lendemain, au réveil, elle n'avait plus qu'une idée en tête : retrouver Matéo.

## 9

« Matéo... Matéo... Matéo... Ce nom... »

Elle avait l'impression que ce nom ne lui était pas inconnu. Matéo... Elle avait connu quelqu'un qui s'appelait Matéo, lui semblait-il. Mais qui était-ce ? Elle ne s'en souvenait plus. Pourtant ce nom dans sa tête résonnait, se répandait, la hantait presque.

« Matéo, mais qui est ce Matéo dont je ne me souviens pas ? »

Eléna se leva et enfila un long gilet. Elle gagna la salle à manger où son père était déjà en train de prendre son petit déjeuner.

– Buenos dias padre.

– Buenos dias Eléna.

Elle s'assit en face de lui et commença à se servir. La table était jonchée de fruits qu'elle ne connaissait pas, et qui semblaient délicieux. Son père n'y avait pas goûté. Il mangeait des tartines de pain recouvertes de confiture qu'il trempait dans un bol de lait. Il n'aimait pas le changement. Il suivait ses habitudes et malheur à celui qui aurait voulu l'en détourner. C'est pourquoi Eléna ne lui posa pas de questions.

Elle prit dans ses deux mains un gros fruit rond, de couleur brune, recouvert de poils, et qui était assez lourd. Elle le regarda curieusement, le tourna et retourna dans ses mains, et en le secouant, elle se rendit compte que le fruit était creux et qu'il était rempli d'un liquide.

– Père, quel est ce fruit ? demanda-t-elle, très excitée, affichant un grand sourire.

– Je n'en ai pas la moindre idée... répondit Don Francisco. Repose-le tout de suite, il est peut-être empoisonné.

– Empoisonné ? Mais enfin, père... Croyez-vous qu'on nous donnerait à manger des fruits dangereux ?

– Il faut toujours se méfier de ce qu'on ignore, ma fille. Remets ce fruit, si s'en est un, où tu l'as pris.

– Mais père, j'aimerais tellement en connaître le goût !

– N'ayez crainte monsieur, ces fruits sont tout à fait comestibles, et de plus ils sont succulents.

C'était Rodrigue. Il était venu rendre visite à ses hôtes et avait surpris la conversation. Il avait jugé bon de s'en mêler.

– Buenos dias señor, señorita...

Il salua Don Francisco et baisa la main d'Eléna. Celle-ci lui répondit d'un gracieux mouvement de tête.

– Ceci est une noix de coco, señorita. Elle pousse sur le cocotier, un arbre gigantesque, avec de très larges feuilles. Nous nous servons d'ailleurs beaucoup de ces feuilles, dans différents domaines.

– Le cocotier, oui, c'est cela. J'en ai aperçu en arrivant ici. J'en avais vu auparavant, dans mes livres. Mais c'est étonnant, je n'en avais pas reconnu le fruit... Je ne l'aurais pas imaginé si gros et si... étrange !

– Quoi qu'il en soit mademoiselle, ce fruit est délicieux. Laissez-moi vous en faire déguster un morceau...

– Avec joie ! s'exclama la jeune fille.

– Il n'en est pas question ! s'écria vivement Don

Francisco.

– S’il vous plaît, père...

– Ne discute pas !

La jeune fille baissa les yeux, se résignant à ne pas tenir tête à son père devant un étranger.

– Puis-je quitter la table ? murmura-t-elle, la tête toujours basse.

– Je t’en prie, répondit son père d’un ton sec.

Elle se leva et rejoignit sa chambre, fâchée et déçue. Ces fruits lui donnaient tellement envie ! Mais pourquoi son père s’obstinait-il toujours à tout lui interdire ? C’était idiot ! Pourquoi avait-elle la sensation qu’il faisait toujours tout son possible pour lui être désagréable ?

Soudain elle eut une idée. Elle s’assit sur son lit et attendit quelques secondes, sans un bruit. Doucement, elle rejoignit la porte et y colla son oreille. Deux ou trois minutes plus tard, elle entendit son père quitter la salle à manger. Elle continua d’écouter, silencieuse, et lorsqu’elle entendit la porte de sa chambre se refermer derrière lui, elle sortit de la sienne sur la pointe des pieds, pour ne pas faire grincer le plancher. Arrivée à la salle à manger, elle se dirigea vers la table qui n’était pas encore débarrassée et s’empara du fruit qu’elle désirait tant. Un domestique arriva. Elle sursauta mais ne recula pas. Calmement, elle fit un sourire à l’homme, et posa son index sur ses lèvres, pour le prier de ne rien dire. Puis elle s’enfuit avec son trésor.

## 10

« C'est très curieux ! »

Arrivée dans sa chambre, Eléna s'était assise sur son lit, et enfin satisfaite, elle avait observé de plus près le fruit de sa convoitise. Mais elle avait beau le regarder sous tous ses angles, elle ne trouvait pas le moyen d'ouvrir le fruit. Il était impossible de l'éplucher, la peau était bien trop épaisse, elle ressemblait plutôt à une coque. Démoralisée, elle s'allongea et soupira : « Ce n'est pas possible, les Dieux sont contre moi ! N'arriverais-je donc jamais à accomplir les choses qui me plaisent ? Y aura-t-il toujours quelque chose ou quelqu'un qui m'en empêchera ? Quand j'arrive à contourner l'interdiction de mon père, c'est autre chose qui me dérange ! J'en ai assez ! »

Épuisée, découragée, elle se mit à pleurer. Mais elle se reprit presque immédiatement. On venait de frapper à la porte.

– Entrez ! dit-elle d'une voix faible.

C'était Matéo. Elle n'en revenait pas.

– Buenos dias señorita, murmura-t-il, la tête baissée. Je viens vous apporter vos bagages qui étaient restés sur le bateau.

– Bonjour Matéo, dit-elle, avec un sourire qu'elle avait soudainement retrouvé. Je vous remercie.

Elle l'avait vouvoyé, pas comme tous les autres qui lui disaient « Tu ». Elle voulait qu'il comprenne

qu'elle le respectait comme tout autre homme. Matéo voulut lever la tête pour regarder Eléna mais n'osa pas. Il fixait ses petits pieds nus.

– Matéo ?

– ¿ Si señorita ?

– J'ai besoin de vous, Matéo.

– Si, señorita.

– Je vous en prie Matéo, appelez-moi « Eléna »...

– Bien, Mademoiselle Eléna.

– Je me pose une question, et j'ai beau réfléchir, je ne parviens pas à y trouver une réponse.

– Quelle est cette question, Mademoiselle Eléna ?

– C'est à propos de ce fruit...

– Une noix de coco.

– Oui...

– Désirez-vous y goûter ?

– Plus que tout au monde !

Matéo alors sortit de la pièce par la grande porte vitrée. Eléna, très surprise, se leva et l'observa.

– Que faites-vous ?

– Laissez-moi faire !

Il se dirigea vers une souche, posa la noix de coco dessus. Il la coinça entre deux pierres, et s'empara d'un outil qui ressemblait à une hache. Celle-ci s'abat-tit d'un coup violent sur le fruit qui se sépara en deux morceaux. Un liquide blanc coula le long de la coque.

– Qu'est-ce que c'est ? On dirait du lait ! dit Eléna, tout aussi surprise que curieuse.

– C'est bien du lait, mademoiselle. Du lait du coco. C'est très bon.



La jeune fille, émerveillée, sortit pieds nus de la chambre et alla rejoindre Matéo. Le jeune homme eut tout d'abord un geste de recul, mais Eléna lui sourit et il osa enfin la regarder. Elle tendit les mains vers celles de Matéo qui avait ramassé un morceau du fruit, et lorsqu'elle les effleura pour se saisir de la noix de coco, elle sentit Matéo gêné. Mais elle ne dit rien et porta le fruit à ses lèvres. Doucement, elle but une gorgée, puis deux, puis trois, et enfin demanda au jeune homme :

– En voulez-vous ?

Un filet de lait coula au coin de sa bouche et le long de son menton et elle ne put retenir un éclat de rire. Elle remarqua que le jeune homme avait osé un sourire. Elle s'essuya du revers de la main et tendit le fruit à Matéo, qui but lui aussi. Puis elle rejoignit sa chambre après avoir remercié le jeune homme d'un sourire ravi.

## 11

La jeune fille s'assit sur son lit, puis doucement, s'allongea sur le dos. Elle souriait toujours, de ce sourire qui ne parvient à s'effacer, qui reste sur le visage comme commandé par une force plus puissante que la volonté. Elle se sentait merveilleusement bien. Si bien.

Elle était sûre à présent qu'elle s'était fait un véritable ami. Ces quelques minutes de complicité en témoignaient. Elle était si heureuse. Si heureuse d'avoir pu créer un lien avec quelqu'un d'ici, elle qui croyait être condamnée à rester seule. Elle savait qu'il se passait quelque chose entre Matéo et elle, quelque chose de différent de ce qu'elle avait pu ressentir auparavant. Une sorte d'admiration mutuelle.

Puis elle décida de se lever et de s'habiller. Il faisait déjà très chaud dehors. Le soleil à peine levé tapait déjà comme il le faisait en Espagne en début d'après-midi. Elle enfila une robe légère, par-dessus ses jupons. Ses longues robes qui traînaient quasiment au sol la dérangeaient. Difficile de courir dans l'herbe avec, difficile de marcher dans le sable, comme elle avait pu le constater la veille... Pourquoi donc les jeunes filles n'avaient-elles pas le droit de laisser à découvert leurs mollets, était-ce si indécent que cela ? D'où venait cette « tradition » ?

Et puis, elle oublia cette idée, et, rapidement, elle

se rafraîchit le visage et le cou, tressa ses longs cheveux bruns, et partit rejoindre son père.

Ce fut sa première journée à la plantation. Il était huit heures, Don Francisco fit rassembler tous les employés, hommes, femmes et enfants, qui parfois ne semblaient pas avoir beaucoup plus de six ans. Tous étaient au travail depuis plusieurs heures.

Il se présenta à eux de façon virulente et avec beaucoup d'emphase. Ses bras s'agitaient dans tous les sens, comme s'il voulait montrer sa grandeur et sa puissance. Eléna était restée derrière lui et l'écoutait d'une oreille distraite. Elle était plus occupée à observer tous ces gens. Ces hommes à peine vêtus, ces femmes à demi nues dont on devinait la poitrine sous leurs fines chemises, les torses et cuisses musclées des jeunes gens. On en trouvait de tous les âges, parfois même très vieux, qui étaient obligés de travailler jusqu'à leur mort pour avoir quelque chose à se mettre sous la dent. Pour gagner quelques sous contre des heures de dur labeur sous l'écrasant soleil, sans pouvoir se reposer, sans boire et sans manger, sans rien sur la tête pour se protéger. N'étaient pas rares ceux qui ne tenaient pas jusqu'au soir et qui pour cela était privé de la quasi-totalité de leur maigre salaire.

Eléna était complètement effarée par les mots de son père. Elle le savait cruel mais pas au point de menacer ses employés avec autant de méchanceté. Il est si facile de jouer le tout puissant face à un groupe de pauvres miséreux qui feraient les travaux les plus pénibles pour une bouchée de pain... Et il continuait de

hurler : « Et je vous mets en garde, tachez d'arriver à l'heure, sans quoi... ». Soudain il se tût et son regard fixa quelque chose à quelques mètres de là. Tous se retournèrent pour découvrir la cause de son interruption. Un jeune homme accourait, essoufflé, haletant. Et Eléna le reconnut tout de suite : c'était Matéo.

Son cœur se mit soudain à battre plus fort, et encore plus vite lorsqu'elle vit le regard de son père se noircir à mesure que le jeune homme approchait. « Je disais donc, reprit-il, tachez de ne pas arriver en retard, sans quoi vous aurez à subir la même chose que ce jeune effronté : il ne sera pas payé aujourd'hui. »

Matéo adressa un regard plein de détresse à son frère qui était là depuis l'aube, et il s'en retourna, lentement cette fois, la tête baissée, penaud. Eléna aurait eu envie de le rattraper mais elle savait que son père l'en aurait empêchée. Alors, lorsque ce dernier eut fini son discours et que tous repartirent travailler, elle réussit à rejoindre Mario et à lui souffler quelques mots sans se faire remarquer par son père : « Courrez chercher Matéo et dites-lui de retourner à la maison. J'ai besoin de son aide ! Courrez vite Mario, s'il vous plaît. » Le jeune homme, bien qu'un peu méfiant, obéit, se sentant toujours obligé face à une jeune fille blanche et qui plus est, fille de celui qui, malgré sa cruauté, le faisait vivre.

Puis Eléna courut rejoindre son père dans la petite maisonnette où ils devaient passer leurs journées, sortant de temps à autre pour inspecter le travail.

– Puis-je vous demander une faveur, père ?

– Que veux-tu, ma fille ?

– J’aimerais rentrer chez nous me reposer un peu. Et puis, je souhaiterais pouvoir écrire à mes amies, leur donner les nouvelles d’ici, leur raconter l’Afrique.

– Bien, comme tu voudras. N’oublie pas également d’écrire à ton cousin Fédérico.

– Je n’y manquerai pas.

– Soit. Je te rejoindrai pour le repas.

La jeune fille s’en retourna donc chez elle, ravie mais quelque peu surprise que son père ait accepté sans broncher. Elle se sentait légère, était joyeuse, et tout en marchant, elle fredonnait un air qui lui revenait, que Georgina lui chantait quand elle était petite. Lorsqu’elle arriva, quelques minutes plus tard, Matéo était assis sur les dalles devant la porte d’entrée. Il se leva promptement. Il n’osait poser ses yeux sur Eléna, et ne comprenait pas bien ce que pouvait lui vouloir la jeune demoiselle blanche.

– Je suis contente de vous voir, Matéo.

Elle lui sourit et continua :

– Je suis navrée de ce qui est arrivé tout à l’heure, j’aurais voulu pouvoir dire quelque chose pour prendre votre défense, mais mon père aurait sans doute réagi très brutalement, envers moi mais aussi envers vous...

– Ne vous en faites pas señorita. Tout est de ma faute, je n’avais pas à arriver en retard.

– Mais non, c’est moi qui vous ai retenu, c’est à moi que revient la faute. Je vous paierai votre journée de travail.

– Oh non, señorita...

– J’y tiens vraiment Matéo. Je ne peux accepter que vous perdiez une journée de salaire par ma faute. Rentrons maintenant.

Les deux jeunes gens pénétrèrent dans la demeure, et Eléna, voyant le regard de Matéo interrogateur, devança les questions que, elle le savait, il n’oserait pas poser.

– Vous vous demandez sans doute la raison pour laquelle je vous ai fait venir ici. A vrai dire je dois avouer que je n’étais pas ravie à l’idée de passer la journée à la plantation, sans rien avoir à faire, alors lorsque j’ai vu que vous ne pourriez aller travailler, j’ai pensé que...

La jeune fille ne sut trouver ses mots, que dire pour ne pas rougir, pour ne pas se trahir. Elle ne pouvait pas lui dire qu’elle avait envie de passer du temps avec lui, de faire plus profondément sa connaissance ! Elle avait d’ailleurs du mal à comprendre ce qui lui arrivait. Alors elle tenta de changer de sujet de conversation.

– On va dans le jardin ?

Ils sortirent tous deux et s’assirent à l’ombre d’un arbre immense. Ils passèrent plusieurs heures à discuter, Matéo était assez calme mais Eléna ne faisait que bouger, changer de position, assise, allongée sur le dos à regarder le ciel, sur le ventre les jambes repliées, et, ses jupes retombant, dévoilant ses mollets. Si son père l’avait vue ainsi ! Mais elle s’en moquait éperdument.

Elle lui parla de son Espagne, de ses amies, de Georgina, de son Azzuro qui lui manquait. Des longues promenades qu’ils faisaient tous deux dans la mon-

tagne, de ses baignades dans le lac qu'elle cachait à son père. De tout ce qu'elle aimait. Elle ne parla cependant pas de Federico et de son mariage.

Matéo parlait peu, au début. Et puis il finit par prendre confiance et peu à peu commença à son tour à raconter à Eléna sa vie. Bien moins jolie que celle de la jeune fille. Le travail, tous les jours, le travail, il n'y avait rien d'autre dans sa vie.

Eléna lui demanda pourquoi sa peau était plus claire que celle de la plupart des autres hommes et femmes du pays. Alors il lui parla de sa mère qui était tombée amoureuse d'un soldat espagnol, un jeune homme qui lui avait donné deux fils. D'où la consonance hispanique de leurs prénoms. Leur amour était interdit, ils vivaient cachés, jusqu'au jour où ils furent découverts. Matéo avait trois ans, Mario six. Heureusement, ce jour-là, les deux enfants étaient chez leur grand-mère. Leur père fut fusillé pour « trahison ». Leur mère le fut aussi. Ce fut leur grand-mère qui les éleva, jusqu'à ce jour, deux ans auparavant, ou Dieu l'emporta.

Le jeune homme avait à présent vingt ans. Et depuis plus de dix ans, il travaillait dans les plantations de café, pour les hommes Blancs qui avaient tué ses parents, qui les maltrahitaient et les sous-payaient. Il éprouvait contre eux une profonde colère. Et une si grande incompréhension. Comment peut-on se prétendre homme et se comporter ainsi ?

Eléna, pendant qu'il parlait, le regardait fixement dans les yeux, absorbée par son récit, tour à tour émue, touchée, révoltée. Elle était horrifiée par la monstrosité

sité de ceux qui se nommaient « la race supérieure ». Elle ne voulait pas que Matéo pense qu'elle était comme tous ces Européens. Elle avait presque honte de la couleur de sa peau.

Il n'osait pas regarder son visage, impressionné par ses grands yeux noirs, mais parlait sans gêne, regardant ses mains qui jouaient avec des brins d'herbe. A un moment il osa lever la tête et dit à la jeune fille :

– Je sais que vous n'êtes pas comme eux, mademoiselle Eléna. Jamais je n'aurais pu imaginer parler comme je le fais avec vous, une personne blanche. Les Blancs ne nous adresse la parole que pour nous donner des ordres ou nous insulter... Votre cœur est bon, je le sais. Votre âme est bien plus pure et douce que la leur.

La jeune fille sourit et une petite larme roula le long de sa joue. Elle avait été tellement violemment touchée par la vie de Matéo. Elle qui jamais n'était sortie de chez elle, de sa ville. Elle qui rêvait encore du prince charmant. Elle qui découvrait d'un coup le monde tel qu'il l'était réellement, celui de derrière ses montagnes, et la cruauté des hommes. Elle essuya très rapidement cette larme et retrouva son sourire. Elle ne put prononcer un mot mais le jeune homme comprit qu'elle voulait lui dire « merci ».

Ce moment de tendresse fut soudain interrompu par la grosse voix de Don Francisco qui était revenu. Eléna ne s'en était pas aperçu, mais il était déjà l'heure du repas. Et Matéo qui était toujours là ! Plusieurs « Eléna, où es-tu ? » retentirent et la jeune fille se releva d'un bond. Elle frotta sa robe, vérifia que rien ne pour-



rait la trahir devant son père et courut rejoindre sa chambre. Heureusement, même si les deux jeunes gens avaient traversé le salon pour aller dans le jardin, Eléna avait oublié de refermer la porte vitrée de sa chambre, et elle pouvait donc retourner à l'intérieur sans que Don Francisco ne s'aperçoive qu'elle était sortie, et que Matéo était avec elle. Dans la précipitation, elle n'avait pas réalisé qu'elle avait pris la main de Matéo pour l'entraîner avec elle. Le jeune homme n'osait faire aucun geste, rougissant de sentir la petite main d'Eléna serrer la sienne, mais lorsqu'elle faillit le faire rentrer dans sa chambre, il s'écria :

– Señorita, je ne peux pas entrer, votre père va nous surprendre !

Eléna sentit la panique l'envahir. Maintenant que son père était revenu, elle ne pourrait plus faire sortir Matéo.

– Il faut vous cacher, mais où ? Mon Dieu, où ?

A ce moment la porte s'ouvrit, et Matéo eut à peine le temps de se décrocher d'Eléna et de se jeter dehors que Don Francisco entra en trombe dans la chambre.

– Ah, te voilà ! Mais pourquoi ne répondais-tu donc pas ?

– Je n'ai pas entendu, je pense que j'ai dû m'endormir, j'étais épuisée...

– Et cette lettre pour ton cousin que je t'ai demandée ?

– Je suis désolée, je n'ai pas pu l'écrire, mais je ne manquerai pas de le faire cet après-midi...

– Je t'attends dans la salle à manger, le repas sera

près dans quelques minutes !

– Je vous rejoins tout de suite.

Lorsque son père sortit de la chambre, la jeune fille accouru à la fenêtre pour voir si Matéo était toujours caché derrière. Au moment où elle passa la tête au dehors, ils sursautèrent tous les deux, surpris de se retrouver nez à nez, et furent immédiatement pris d'un joyeux éclat de rire. Mais ils se turent rapidement pour ne pas se faire surprendre.

– Venez, dit-elle à voix basse. Je vais vous faire sortir discrètement par derrière.

Elle passa la tête par l'entrebâillement de la porte de sa chambre pour vérifier que la voie était libre et ils s'enfuirent vers le couloir au bout duquel se trouvait la sortie.

– Gracias, señorita, dit Matéo avant de s'éloigner.

La jeune fille hésita, puis courut après lui avant qu'il ne disparaisse :

– Matéo ! dit-elle, essoufflée, voulez-vous revenir cet après-midi ?

Le jeune homme sourit, agréablement surpris, et fit « oui » d'un signe de tête.

## 12

La jeune fille s'empressa d'aller rejoindre son père dans la salle à manger et s'assit devant son assiette quand celui-ci le lui permit. Ils déjeunèrent dans le calme, Eléna essaya de s'intéresser à la matinée qu'avait passée son père, lui posant des questions sur le travail des employés, sur ce qu'il avait fait pour s'occuper.

– Il n'y a pas grand chose à faire là-bas, tu sais. D'ailleurs je pense que je vais rester ici cet après-midi, j'ai moi aussi des lettres à écrire.

Eléna eu soudain un sursaut. Si son père ne retournait pas à la plantation, il allait surprendre Matéo quand ce dernier allait revenir. Il ne fallait donc pas qu'il vienne ! Il fallait qu'elle le prévienne ! Mais comment faire ? Elle allait commencer à paniquer lorsqu'il lui vint une idée. Elle allait prendre les devants et c'est elle qui partirait avertir Matéo.

– Je vais profiter du beau temps pour aller me promener, père. Puis je trouverai un endroit ombragé pour m'installer et écrire. Je suis sûre que la bonne odeur de la mer et le merveilleux paysage m'inspireront de belles phrases...

Et elle ajouta, pour que rien ne puisse faire croire à son père qu'elle évitait sa compagnie, mais ne prenant aucun risque car elle savait quelle réponse lui serait donnée :

– Me ferez-vous le plaisir de m’accompagner dans ma promenade ?

– Mon dieu non, tu sais bien que j’ai horreur de marcher ! répondit Don Francisco, levant les yeux au ciel.

– C’est bien dommage... murmura Eléna.

Elle n’en pensait bien sûr pas un mot. Mais il lui fallait jouer la comédie jusqu’au bout.

Lorsqu’ils arrivèrent à la fin du repas, Eléna se rendit dans sa chambre pour emporter avec elle papier, plume et encrier dont elle avait besoin, et vite elle s’enfuit. Elle ne savait pas où vivait Matéo mais il fallait à tout prix qu’elle le trouve, surtout pas qu’il se rende chez elle alors qu’elle ne s’y trouvait plus ! Heureusement, elle le croisa sur son chemin.

– Matéo ! Matéo ! cria-t-elle, ne pouvant faire de gestes à cause de ses bras chargés.

Le jeune homme courut vers elle et son premier réflexe fut de la soulager de ce qu’elle portait.

– Vous ici Mademoiselle ? Je ne comprends pas, je pensais que...

– Oui, vous pensiez que vous deviez me rejoindre à la maison, mais en définitive mon père y restera toute l’après-midi, il ne fallait donc surtout pas qu’il vous y voie ! Quelle peur j’ai eu ! J’ai cru que je ne trouverais pas de solution !

– Alors... hésita le jeune homme, que dois-je faire señorita ?

– Je ne sais pas ! J’ai dit à mon père que j’étais sortie pour une promenade et pour trouver un coin

agréable où je pourrais tranquillement écrire à mes amies. Que diriez-vous de m'accompagner ?

Matéo, assez surpris, n'osa répondre que :

– C'est à vous de décider señorita...

– Je serais ravie que vous veniez !

Matéo, rougissant, murmura :

– Je connais un endroit qui pourrait bien vous plaire...

– Ah oui, et comment est-il, cet endroit ? demanda la jeune fille, soudain curieuse.

– Accepteriez-vous que je vous y conduise ?

– Bien sûr, et je serais très heureuse si vous restiez me tenir compagnie !

Matéo la remercia d'un sourire timide et lui demanda de le suivre. Les deux jeunes gens marchèrent un petit moment avant d'arriver au « repaire secret » de Matéo, un endroit calme où jamais personne ne venait, et où il pouvait rêver tranquille, en regardant les étoiles, d'amour et d'évasion. C'était un immense rocher, qui semblait inaccessible, mais qui ne l'était pas quand on savait par où grimper. Matéo aida la jeune fille à se hisser et, après une ascension qui lui parut interminable tellement le rocher était haut, elle put admirer les merveilles qui se dévoilaient devant ses yeux. De là où ils étaient, ils surplombaient tout. En face, l'océan à perte de vue, un peu plus bas, les plages, de l'autre côté, la ville. C'était comme s'ils pouvaient passer au-dessus, de très haut, comme s'ils volaient. Eléna était émerveillée et ne trouvait pas de mots pour exprimer sa joie. Elle finit par dire :

– Merci Matéo, merci infiniment de m'avoir condu-

ite jusqu'ici ! Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau !

Le jeune homme rougit et sourit devant tant de joie. Voir Eléna si heureuse grâce à lui l'emplissait de bonheur. Jamais il n'avait eu l'impression de faire quelque chose de bien, de faire plaisir à quelqu'un. A ce moment-là, les sourires et les éclats de rire de la jeune fille valaient plus pour lui que tout l'or du monde.

Ils s'assirent sur une couverture que Matéo laissait toujours là. Eléna, toujours aussi gaie, prépara une feuille, ouvrit son encrier, y trempa sa plume et regarda le jeune homme.

– A qui vais-je écrire en premier ? dit-elle en regardant Matéo, comme s'il allait lui donner une réponse.

Le jeune homme eut soudain envie de rire devant l'expression enfantine du visage d'Eléna. Ses yeux pleins de malice, cette mèche de cheveux qui retombait au coin de son visage, ses jolies lèvres roses qui souriaient tout le temps... Et cette immense joie qui la rendait si belle. Grâce à lui... Eléna éclata de rire devant le regard amusé de Matéo et tout d'eux rigolèrent de bon cœur. Elle se sentait si bien, avec lui, devant ce si beau spectacle. Il se sentait si bien, avec elle, si belle et si douce, et qui riait avec lui. C'était un si joli tableau. Deux jeunes gens encore innocents et qui faisaient fi des préjugés qui pouvaient les toucher. Qu'importaient bien la couleur de leur peau ou leurs origines sociales, le bonheur qu'ils partageaient était universel.

Lorsqu'elle eut retrouvé son calme, Eléna com-

mença à écrire : « Ma chère Marina... » Et elle écrivit une longue lettre. Une jolie lettre pleine de merveilles, où elle parlait d'abord de son long voyage, de son impatience d'arriver, de ses pieds nus dans le sable fin (encore plus fin que celui des plages d'Espagne !), de sa maison, de la plantation, des splendides paysages qui s'étalaient devant elle. Et bien sûr, elle parla de Matéo. En lui racontant la noix de coco, la matinée à discuter allongés dans l'herbe, et enfin ce début d'après-midi sur le rocher. En répétant dix fois à quel point elle était heureuse de s'être fait si vite un ami.

Une fois la lettre terminée, Eléna, pleine de fierté, tendit la lettre à Matéo pour lui faire lire.

– Dites moi ce que vous en pensez !

Le jeune homme, pendant qu'elle écrivait, n'avait pas fait un geste, il était resté à contempler la plume qui courait sur le papier, guidée par la petite main de la jeune fille. Lorsqu'elle lui tendit la feuille, il eut d'abord un geste de recul dû à la surprise. Puis, il baissa les yeux et murmura, honteux :

– Je ne sais pas lire, señorita...

– Oh, fit Eléna, gênée à son tour. Pardonnez-moi, je ne savais pas...

Et avant qu'elle n'ait le temps de se morfondre en excuses, Matéo s'empressa d'ajouter :

– Mais peut-être pourriez-vous me la lire ?

Eléna retrouva immédiatement son sourire.

– Bien sûr, avec plaisir !

Et elle lui lut ce qu'elle avait écrit à son amie Marina, hésitant puis rougissant lorsqu'elle arriva à la fin

de la lettre, où elle faisait l'éloge de son nouvel ami. Matéo fut très étonné.

– Vous avez vraiment écrit cela, señorita ?

– Et bien... oui !

Le jeune homme rougit à son tour. Ils se regardèrent alors, et, amusés de leur gêne réciproque, se mirent à rire une fois de plus. Et puis Eléna continua à écrire, et tout en avançant dans sa lettre, elle lisait pour que Matéo puisse en profiter. Elle se sentit donc obligée de lui parler de Fédérico.

– Je suis promise à un homme de ma famille, mon cousin Fédérico. Il a toujours été très gentil avec moi, mais vois-tu, je ne l'aime pas comme un amant... Je ne veux pas épouser cet homme, et dans trois années il me faudra retourner en Espagne pour me marier... Je ne veux pas Matéo, je ne veux pas. Oui, cet homme est riche, il est intelligent, très doux, très beau, et je sais qu'il prendrait soin de moi mais... je ne l'aime pas ! Tu comprends ?

Ses grands yeux noirs fixaient ceux de Matéo, et son regard était si triste... Elle avait envie de pleurer, mais il ne fallait pas, elle ne voulait pas que Matéo la voie ainsi, elle ne voulait pas que ceci gâche leur si belle après-midi... Et puis elle se rendit compte qu'elle l'avait tutoyé. Elle se sentait si proche de lui que cela lui était venu naturellement. Mais par peur qu'il l'ait remarqué, elle ajouta doucement :

– Je... je vous ai dit « tu », cela m'a échappé, j'espère que ça ne vous dérange pas...

Matéo la regarda, mi-étonné mi-amusé, lui que l'on



n'avait jamais appelé autrement que par « tu » ou « hé, toi » avant elle.

– Vous savez señorita, personne ne me dit « vous » ici...

Elle fut à son tour étonnée, et puis elle dit :

– Je vous propose quelque chose : je vous dis « tu », vous me dites « tu » et m'appelez « Eléna ». Qu'en dites-vous ?

Le jeune homme n'en revenait pas. Jamais il n'aurait cru cela possible. Tutoyer une jeune femme blanche, qui plus est, riche...

– Señorita, je ne sais pas si j'en serai capable...

– Et pourquoi pas ? Déjà, tente de ne plus m'appeler « señorita », appelle-moi « Eléna », s'il te plaît...

Et puis elle ajouta :

– Tu es un homme comme les autres pour moi. Et si je te tutoie, ce n'est pas parce que je me sens supérieure à toi, mais parce que je te considère comme un véritable... ami ?

Elle sourit et il lui rendit timidement son sourire.

– Votre... ami ? Vraiment ? murmura Matéo.

– Tu te souviens ce que j'ai écrit dans la lettre... Oui, si tu veux bien ?

– Je ne sais pas si je mérite votre amitié, señorita mais... j'en serai ravi, bien sûr !

Puis il se reprit :

– Bien sûr Eléna.

L'après-midi se termina doucement, et il fut l'heure pour la jeune fille de rentrer chez elle. Au moment où ils se quittèrent, Eléna fit promettre à Matéo qu'ils se

reverraient.

– C’est vous qui décidez, señorita...

Il avait repris son air timide et rougissait.

– Non. C’est toi qui choisis Matéo. S’il te plaît, ne m’appelle plus « señorita »... Je ne veux pas que tu te sentes obligé de faire ce que je te propose, je veux vraiment que tu le fasses de bon cœur !

Le jeune homme hésita quelques secondes et lança avant de la quitter :

– Alors à bientôt, Eléna.

## 13

« Si jolie, si douce Eléna... Comment peux-tu désirer que je sois ton ami ? Moi qui ne suis qu'un pauvre garçon, moi qui ne suis pas Blanc comme toi... Est-ce que j'ai le droit de te dire "tu", d'être ton ami ? Je ne mérite pas toutes tes attentions, je n'ai rien à t'apporter, je ne suis rien à coté de toi... »

« Quelle journée ! Beaucoup plus riche en émotions que ce que j'aurais pu imaginé ! Je suis heureuse d'avoir fait ta connaissance, Matéo. C'est vrai, tu es un homme comme les autres pour moi, mais si différent en même temps... Tu ne m'inspires pas les mêmes sentiments que les autres hommes. Ni peur ni méfiance, uniquement de la sympathie. J'aime bien parler avec toi, je sais que tu m'écoutes, et même si nos deux vies n'ont rien en commun, j'ai l'impression que tu me comprends... »

« Pourquoi es-tu si gentille avec moi ? Personne ne m'a jamais dit qu'il serait heureux que je lui tiennne compagnie, personne n'a jamais ainsi ri avec moi, et personne ne m'a jamais fait la lecture... Personne ne m'a jamais dit qu'il avait eu de la chance de me rencontrer... Et moi donc, jolie Eléna... J'ai l'impression quand tu me regardes que la vie est belle, que le bonheur existe, que j'ai de l'importance pour toi... Je n'ar-

rive pas à te dire "tu", mais mon cœur déborde de t'avouer que je n'ai jamais passé une plus belle journée qu'aujourd'hui, et que j'ai l'impression d'être dans un rêve... »

« J'espère que je n'ai pas rêvé. Que c'était bien réel, tout ça. Il s'est passé tant de choses aujourd'hui, et pourtant j'ai l'impression que la journée a duré une heure, tout est allé tellement vite... Il y a deux jours je ne te connaissais pas, et aujourd'hui j'ai l'impression de n'avoir jamais eu meilleur ami que toi... »

« Mario m'a demandé où j'ai passé la journée. Je lui ai répondu que je m'étais promené. "Promené ?" m'a-t-il répondu en se moquant. Mais il n'a rien ajouté. Je pense qu'il a compris. »

« Père m'a demandé comment j'avais déchiré ma robe. J'ai réalisé alors que je ne m'en étais pas aperçu. Il a fallu que je trouve une excuse : "J'ai trébuché...". Il m'a cru mais il était furieux ! S'il avait su la vérité ! Sa fille en train de grimper dans les rochers ! »

Les deux jeunes gens, sans le savoir, s'endormirent en même temps, chacun de leur côté. Paisiblement, en repensant à cette belle journée qu'ils auraient souhaitée sans fin. Et en remerciant la vie d'avoir fait se croiser leurs chemins.

## 14

Plusieurs mois passèrent. Et puis une année. Les deux jeunes gens se retrouvaient régulièrement pour se promener, lorsque Eléna parvenait à s'échapper de chez elle sans que son père ne le sache, et à l'abri des regards réprobateurs. En effet, une jeune fille blanche et un jeune homme noir, c'était très mal vu.

Ils essayaient de se voir le plus souvent possible, parfois plusieurs fois par semaine, dès qu'elle pouvait trouver un prétexte pour sortir. Et comme Matéo ne travaillait pas pendant ces moments-là, elle lui donnait de temps en temps un peu d'argent. Il le prenait à contre cœur, il ne voulait pas avoir la sensation de lui devoir quelque chose, mais il savait qu'elle ne le faisait que pour l'aider. Et que jamais elle ne lui demanderait quoi que ce soit en échange.

Ils passaient des après-midi entières ensemble, de l'heure où le soleil est à son zénith au moment où il se couche, à marcher, à courir, à parler, à rire. Matéo ne s'était jamais senti aussi bien qu'avec elle. Si vivant, si heureux. Et unique aussi. Un individu à part entière, pas un nègre parmi le troupeau, comme on lui avait toujours fait sentir. Avec elle, il était Matéo. Eléna avait trouvé un véritable ami. Elle l'avait su dès le premier jour mais les mois passant, elle n'en était que plus convaincue. Un ami qui tenait à elle autant qu'elle tenait à lui. Qui ne lui mentait pas, qui était

vrai, sincère et attentif.

La jeune fille n'acceptait pas le fait qu'il ne sache ni lire, ni écrire. Un jour qu'elle lui faisait la lecture, toujours sur leur rocher, elle lui proposa de lui apprendre. Le visage du jeune homme s'illumina d'un merveilleux sourire. Il était tellement beau, quand il était heureux. La jeune fille fut si émue devant sa réaction qu'elle dut se mordre les lèvres pour ne pas verser une larme. Savoir lire était un rêve que Matéo avait depuis toujours et il pensait jusqu'alors que jamais il ne se réaliserait. Parce qu'il n'aurait jamais pensé que quelqu'un puisse lui consacrer du temps, à lui. C'était un élève très intéressé et surtout qui aimait beaucoup son professeur, ce qui lui permit de faire rapidement d'importants progrès. A chaque nouvelle victoire, il était heureux, pour lui, mais surtout pour Eléna. Elle était tellement fière de constater à quelle vitesse il apprenait, et quel cœur il y mettait. Au bout d'un an, il lisait et écrivait parfaitement.

Tout était merveilleux et rien ne pouvait gâcher leur bonheur. Personne ne connaissait rien de leur amitié secrète, personne ne pouvait donc leur reprocher.

## 15

Un jour, alors qu'ils s'amusaient sur la plage, un homme, un Blanc, les surprit. Les deux jeunes gens jouaient à se poursuivre sur le sable, jusqu'à ce que l'un des deux tomberait et se ferait rattraper par l'autre. Mais l'homme était trop loin et ne comprit pas qu'il s'agissait d'un jeu. Voyant Matéo qui courait derrière Eléna qui criait (et riait à la fois, mais l'homme ne s'en douta pas), il la crut en danger et courut chercher une arme. Sans attendre, pour faire peur à Matéo, il tira un coup de feu vers le ciel. Les deux jeunes gens cessèrent leur poursuite immédiatement, et regardèrent dans la direction de l'homme qui se dirigeait prestement vers eux. Alors qu'il se rapprochait, Eléna prit peur : il avait braqué son fusil en direction de Matéo. Voyant que l'homme était prêt à tirer, elle courut vers lui en agitant les bras pour lui faire signe de baisser son arme. Mais l'homme ne lui laissa pas le temps de parler :

– Venez vite vous réfugier derrière moi, señorita ! Venez avec moi et ce sale nègre de vous menacera plus !

Eléna n'eut pas le temps de répliquer, qu'il ajouta, jetant un regard plein de mépris dans la direction de Matéo :

– Et toi, hors de ma vue, ou je vais te faire regretter de t'être trouvé sur mon chemin !

Comme il pointait toujours son fusil vers le jeune homme, Eléna s'empressa de lui expliquer la situation. Elle aurait voulu ne jamais avoir à le faire, que leur amitié reste secrète, mais face à cette situation, elle n'avait pas le choix.

– Ne vous inquiétez pas señor, ce jeune homme ne me veut aucun mal, nous étions en train de jouer, c'est mon ami !

– Votre ami ? répéta l'homme, ébahi.

Il la dévisagea, les yeux soudain pleins de dégoût, et hurla :

– Comment pouvez-vous ? Et comment osez-vous ? Vous êtes la honte de la race blanche !

Et avant de s'en retourner, il cracha aux pieds de Matéo. Eléna, hors d'elle, ne put s'empêcher de crier avant qu'il ne soit trop loin pour l'entendre :

– C'est vous, la honte des Blancs ! C'est à cause des hommes comme vous que le dialogue est impossible entre les Blancs et les Noirs ! Et c'est à cause de vous qu'ils ont peur de nous !

La jeune fille était à bout de nerf, révoltée, épuisée, et elle fondit en larmes dans les bras de Matéo. Le jeune homme n'osait pas bouger, ne sachant où poser ses mains, troublé par le contact si proche du corps de la jeune femme contre le sien. Jamais il ne l'avait tenue dans ses bras, il avait peur d'avoir l'air maladroit. Il lui murmura quelques mots à l'oreille pour l'apaiser, elle qui répétait : « Et c'est à cause de ces gens-là que j'ai honte d'être blanche... » et pleurait de plus belle.

– Ne pleure pas Eléna. Ne pleure pas... Ne dis pas



ça, ce n'est pas vrai. Toi tu n'es pas comme eux. Je le sais. Tu n'es pas comme eux, tu ne seras jamais comme eux. Et moi...

Mais il se tut. Il n'osait pas dire ce qui lui brûlait les lèvres, par peur de sa réaction, de ce qu'elle penserait de lui, par peur de l'effrayer et de la perdre.

– Et toi ? demanda Eléna, relevant la tête et plongeant ses grands yeux noirs noyés de larmes dans ceux du jeune homme.

– Non, ce n'est rien, dit-il en essuyant ses larmes du revers de la main. Ce n'est rien.

– Si, dis-moi ! S'il te plaît...

– Non, je ne peux pas. Je n'ai pas le droit.

– Pourquoi ?

– N'insiste pas, je t'en supplie. Je n'ai pas le droit...

– Soit... Alors ce sera à moi de te dire mon secret...

Elle prit entre ses mains le visage de Matéo et déposa un baiser sur sa joue. Puis elle approcha ses lèvres de son oreille et murmura doucement :

– Et moi, je t'aime...

Puis elle se serra rapidement contre lui et ferma les yeux. Les deux jeunes gens laissèrent en même temps échapper un long soupir. Matéo avait peine à y croire. Était-ce possible, vraiment ? Elle, la si merveilleuse jeune femme d'Espagne, amoureuse de lui, l'enfant d'Afrique ? Mais il le savait, Eléna n'était pas comme les autres. Ils n'étaient pas fille de Blancs ou fils de Noirs. Non, ils étaient juste enfants de la Terre, et c'est justement ce qui les rapprochait. Alors Matéo n'hésita plus et murmura à son tour :

– Je t’Aime aussi, ma belle étoile...

Eléna sourit et se serra encore plus fort contre lui. Son cœur battait si vite et si fort qu’elle était sûre qu’il le sentait, à travers leurs vêtements, à travers leur peau. Elle était si bien que c’était comme si le temps s’était arrêté. Comme si autour plus rien ne comptait, parce que plus rien n’existait. Elle ne pensait plus à rien. Doucement, elle sentit le sommeil s’emparer d’elle et, sans pouvoir le contrôler, et de toute façon sans vouloir s’en empêcher, elle s’endormit dans les bras de Matéo.

La nuit commençait à tomber et le jeune homme porta Eléna jusque chez elle, en prenant le risque de se faire surprendre par Don Francisco. Quoi qu’il en soit, il fallait qu’elle rentre chez elle. Si son père découvrait le lendemain matin la chambre de sa fille vide, il serait furieux.

Matéo marchait doucement, faisait attention aux moindres de ses gestes, pour ne surtout pas réveiller la jeune fille. Elle était si belle, mais elle paraissait si fragile...

Ils avaient une complice à la maison. C’était la femme de chambre, Amanda, qui avait déjà couvert plusieurs des sorties d’Eléna. Quand celle-ci vit arriver Matéo avec la jeune femme dans ses bras, elle s’empressa de courir vers lui pour le décharger, afin qu’il puisse s’enfuir avant d’être vu. Et le jeune homme, avant de la laisser, murmura à l’oreille de sa princesse :

– Buenas noches, ma douce, ma belle étoile...

## 16

Le jeune homme n'avait pas envie de rentrer chez lui. Il n'avait pas envie de croiser son frère, pas envie qu'on lui demande où il avait passé l'après-midi au lieu d'aller travailler. Il savait que si son frère n'approuvait pas ce qu'il faisait, ce n'était pas parce qu'il voyait Eléna, mais uniquement parce que pendant ce temps-là, il n'était pas à la plantation.

Matéo voulait rester seul, en paix, dehors, sous les étoiles, à se promener, pour penser à sa belle. Il avait été si ému quand il la portait dans ses bras, si attendri devant le visage serein de la jeune fille endormie. Elle lui faisait tellement confiance. Et lorsqu'elle souriait dans son sommeil, il ne pouvait s'empêcher de penser que c'était de lui qu'elle rêvait.

« Et moi, je t'aime... ». C'est bien ce qu'elle lui avait dit, c'était bien réel. Et même s'il pensait que c'était trop beau pour être vrai, il y croyait car il croyait en elle. Il suffisait de regarder ses yeux quand elle lui souriait. Sa main qui prenait la sienne de temps en temps quand ils jouaient. Même le plus dur des cœurs aurait pu s'attendrir devant tout l'Amour qui émanait d'elle, s'il avait pris la peine de la regarder plutôt que de la voir.

Matéo ne prit pas le chemin le plus court pour rentrer chez lui. Il fit plusieurs détours, repassa par les endroits où ils avaient vécu des moments tous les deux,

pour enfin décider de retourner à leur endroit secret, leur rocher. Et il se souvint de cette première fois où il l'y avait emmenée, quand il avait dû l'aider à grimper jusqu'en haut.

Il s'allongea sur le dos et regarda le ciel. La nuit était vite tombée et tout était noir. Il se trouvait parmi toutes les étoiles une qui brillait plus que les autres. Un jour, il avait dit à Eléna que c'était la sienne, parce que c'était la plus belle. C'est pour cela que quand il lui parlait dans ses rêves, et au moment où il lui avait dit « Je t'aime », il l'avait appelée « ma belle étoile »... Et cette nuit-là, la belle étoile brillait encore plus que les autres nuits. Elle brillait tellement qu'il ne voyait plus qu'elle, comme si toutes les autres étaient cachées par les nuages. Il contemplait sa petite étoile et le doux visage d'Eléna endormie revint à son esprit. Il était si bien qu'il ne sentait même plus le froid de la nuit, ni la faim, et il en oublia qu'il devait rentrer. Il s'endormit là, sur son rocher, sur leur rocher, un doux sourire aux lèvres, le cœur emplis de joie. Et cette nuit-là, une fois de plus, il rejoignit Eléna au pays des rêves.

Il se réveilla avec le soleil. Réalisant qu'il n'était pas rentré chez lui, et que son frère devait se demander où il avait passé la nuit, il se leva d'un bond et courut le plus vite qu'il put à la plantation. Mario devait déjà y être. Mais au moment où il arriva, on ne le laissa pas entrer.

– Ca fait trop souvent que tu ne viens pas ! On ne veut plus de toi ici ! Va chercher du travail ailleurs !

Matéo, surpris, tenta de se trouver des excuses, et ce fut Don Francisco en personne qui s'approcha de lui :

– Tu n'as pas compris, bon à rien ? Vas-t'en et ne reviens plus jamais !

Le jeune homme ne comprenait pas bien qu'on le renvoie. En effet, la plantation avait toujours besoin d'ouvriers, même s'ils arrivaient à certains de ne pas venir tous les jours. En général, n'étaient mis à la porte que ceux qui empêchaient les autres de travailler ou qui saccageaient les récoltes. Mais il savait aussi que Don Francisco ne l'avait jamais aimé. Dès le premier jour. Mais pourquoi ? Comment aurait-il pu savoir que sa fille et lui se voyaient en cachette ? Savait-il ce qui s'était passé la veille ? Comment aurait-il pu ? L'avait-il vu ramener Eléna à la tombée de la nuit ? Ca ne pouvait pas être Amanda qui l'avait dénoncé ! Il n'insista pas et retourna sur ses pas. Qu'allait-il faire à pré-

sent ? Il ne voulait pas qu'Eléna sache ce qui venait de se passer. Il ne voulait pas qu'elle se sente coupable de cette situation. Alors il décida de rentrer chez lui. Devant la petite maison, la jeune fille l'attendait.

– Bonjour Matéo, dit-elle avec un petit sourire. Je savais que tu rentrerais. Je sais. Je sais tout. J'ai entendu ce matin une discussion entre mon père et le señor Segura.

– Oh, je...

– Je suis désolée Matéo, je n'aurais jamais pensé que cela puisse arriver, je ne voulais pas... Tout est de ma faute, c'est moi qui t'ai poussé à manquer le travail...

– Non, ne dis pas cela, répondit le jeune homme, c'est moi et moi seul qui ai décidé de ne pas y aller. C'était pour passer tous ces merveilleux moments avec toi. Jamais je ne le regretterai. Comment pourrais-je ? Grâce à toi, aujourd'hui, je sais lire et écrire, et puis, que serait ma vie si tu n'y étais pas entrée ? J'aurais un travail, oui, mais mes journées seraient toujours aussi grises et mes nuits si tristes... Je te dois bien plus que quelques sous par jour...

La jeune fille lui prit la main et sourit. Puis elle se mit très vivement à marcher, quasiment à courir, en emmenant Matéo avec elle, vers la plantation.

– Mais où vas-tu, que fais-tu ? balbutia Matéo, surpris et inquiet tout à coup.

– Je vais voir mon père ! Je vais demander qu'il te reprenne !

– Non Eléna, ne fais pas ça, il va t'arriver des en-

nuis ! Je ne voudrais pas que...

Mais elle ne l'écoula pas. Arrivée sur les lieux, elle se précipita dans la direction de la maisonnette où se trouvait son père et fit une entrée fracassante.

– Père ! J'ai appris que vous n'acceptiez plus ce jeune homme dans vos plantations ? ! hurla-t-elle, tirant toujours Matéo par la main.

– Que viens-tu faire dans cette histoire ? vociféra Don Francisco dont le visage virait au pourpre. Crois-tu que tu aies ton mot à dire ? Et comment oses-tu me parler sur ce ton ?

– Et vous, comment osez-vous traiter vos employés comme vous le faites ? Vous n'avez pas le droit de les payer si peu, de les considérer comme des moins que rien, de les humilier sans cesse et de les renvoyer sans raison valable !

Et sans lui laisser le temps de répliquer, elle entraîna Matéo, dont elle n'avait pas lâché la main, et se dirigea vers les plantations. Elle marchait vite, elle était très énervée, et dans la précipitation, elle se prit les pieds dans ses jupes et serait tombée si Matéo ne l'avait pas retenue. Sa robe, trop longue, la gênait dans ses mouvements et cela l'agaçait. Sans réfléchir, elle se munit du premier outil tranchant qu'elle eut sous la main et déchira ses jupes. Elle laissait à présent apparaître ses mollets, pas tout à fait ses genoux. Constatant le regard horrifié de son père à la vue de cette fille, la sienne, qui osait montrer ses jambes, elle déchira encore plus sa robe, jusqu'à mi-cuisse cette fois. Les femmes, les enfants, ne savaient comment réagir face

à l'étrange scène. En aucune façon ils n'auraient pu être choqués, eux qui passaient leurs journées à moitié nus. Mais devant la colère de Don Francisco, ils se gardaient bien de sourire. Celui-ci était furieux. Il n'osait plus dire un mot et, très violemment, administra une gifle à sa fille et s'en alla aussi vite. Mais la jeune fille, qui avait gagné beaucoup de confiance en elle, ne se décomposa pas pour autant. Elle se redressa immédiatement et demanda à tout le monde de se remettre au travail, en disant que si son père refusait de leur payer leur journée, elle s'en chargerait. Elle-même s'y mit, près de Matéo qui lui expliqua comment faire. La tâche était pénible mais les deux jeunes gens bavardaient en même temps, ce qui leur permettait d'oublier un peu la souffrance qu'enduraient leurs corps.

– Je n'aurais jamais pu t'imaginer travailler ici, qui plus est dans cette tenue ! dit Matéo avec un sourire complice. – Moi non plus ! répondit la jeune fille en souriant à son tour.

La journée passa et personne ne revit Don Francisco. Eléna ne s'en souciait pas, ne s'inquiétant pas de la correction qu'elle allait très certainement recevoir en rentrant chez elle. Alors que le soir commençait à tomber, les deux jeunes amoureux décidèrent d'aller se promener avant de se quitter. Ils marchèrent un long moment, dans des endroits où ils ne risquaient pas de croiser du monde, afin qu'on les voie pas ensemble, d'autant plus qu'elle était plutôt court vêtue. Même si les hommes et femmes employés à la planta-



tion éprouvaient maintenant pour elle de la sympathie, il ne valait mieux pas qu'ils sachent quel genre de relation elle avait construit avec Matéo.

Ils se promenèrent sur la plage, au bord de l'eau, main dans la main. Et à ce moment-là, rien ne comptait plus que leur amour à tous les deux. Et les doux frissons qu'ils ressentait lorsque leurs pieds s'enfonçaient légèrement dans le sable humide, lorsque la mer venait leur chatouiller les chevilles avant de s'enfuir, pour revenir, quelques instants plus tard. Tout le reste avait disparu. Le monde extérieur, leur époque et ses interdits, leurs couleurs de peau, leurs origines sociales. Ils étaient beaux comme deux enfants qui rêvent ensemble en oubliant la réalité du monde, et la cruauté des hommes.

Et puis Eléna s'arrêta. Sans dire un mot, elle entourra de ses bras le cou de Matéo et se serra fort, très fort contre lui. Comme ils l'avaient fait la première fois. Elle le serrait aussi fort qu'elle pouvait, et elle aimait sentir les bras du jeune homme autour de sa taille qui la pressait contre lui, leurs cœurs qui battaient plus vite et plus fort, et les soupirs de bonheur qu'ils laissaient échapper en même temps.

Ils restèrent ainsi, sans faire un geste, pendant de longues minutes. Soudain le jeune homme osa se reculer un peu pour regarder Eléna au plus profond des yeux. Elle aimait quand il la regardait comme cela, mais dans ces moments-là elle se sentait toute nue, comme si elle n'avait plus rien à lui cacher, comme s'il lisait en elle comme dans un livre ouvert. Il prit

le visage d'Eléna dans ses mains, et, tout en fermant les yeux, il approcha ses lèvres de celles de la jeune femme. Leurs cœurs battaient plus vite que jamais. Leurs lèvres se frôlèrent une première fois, puis se rapprochèrent, moins hésitantes. Elles se mirent à jouer ensemble, et en s'entrouvrant, laissèrent leurs langues se rencontrer et danser à leur tour... Ce contact chaud et humide était jusqu'alors inconnu à Eléna mais il ne fallut pas longtemps à la jeune femme pour l'apprécier. Et ils se perdirent dans un doux et très long baiser...

Lorsqu'ils ouvrirent les yeux, ils se sourirent tendrement et Eléna, une fois de plus, se serra contre Matéo. Elle se sentait si bien, dans ses bras. En sécurité, comme si rien ne pouvait lui arriver. Le jeune homme dégagea ses cheveux de son visage et déposa un baiser sur le front de la jeune fille.

– Je t'aime, murmura-t-il très doucement.

– Moi aussi je t'aime, je t'aime tellement...

Elle l'enlaça encore plus fort puis se détacha, lentement cette fois. Elle saisit sa main et lui dit :

– Il faut que je rentre...

– Bien sûr... Veux-tu que je marche un peu avec toi ?

– Non, il ne vaut mieux pas, on ne sait jamais, si mon père était parti à ma recherche ! Bonne nuit mon tendre Amour...

– Bonne nuit ma belle étoile...

Ils s'embrassèrent une dernière fois et leurs mains ne se séparèrent que lorsque leurs bras furent trop courts.

## 18

Bien que retrouver son père eut été la dernière chose qu'elle aurait souhaitée, Eléna se hâta pour ne pas arriver trop tard. Ce ne fut que sur le chemin du retour qu'elle réalisa ce qu'elle avait fait, et qu'elle commença à prendre peur. Elle n'avait jamais vu son père hors de lui à ce point. Elle appréhendait une punition très grave, ne sachant pourtant pas vraiment à quoi s'attendre.

Lorsqu'elle pénétra dans la maison, elle ne vit d'abord personne, tout était très calme. Elle appela, on ne répondit pas. Elle se crut seule jusqu'au moment où elle entendit la grosse clé tourner dans la serrure de la porte d'entrée. Elle se retourna alors et fut surprise de constater que, une fois n'était pas coutume, c'était son père qui s'était occupé de verrouiller la maison.

– A partir de maintenant, grogna-t-il, tu ne sortiras plus jamais de cette maison. Tu entends ? Plus JAMAIS. Pour les deux ans qu'il te reste avant de retourner en Espagne, tu resteras ici, tu ne verras plus personne excepté le personnel de la maison. Je ne veux pas que tout le monde puisse constater que ma fille est une putain qui couche avec les nègres !

Sur ce, il passa devant Eléna sans lever les yeux sur elle et hurla avant de se diriger vers la salle à manger :

– Et désormais tu prendras tes repas dans ta chambre ! Ta vue me donne envie de vomir !

A ce moment-là, Eléna aurait pu réagir violemment et crier plus fort. Cette année passée lui avait permis de gagner en caractère et elle n'avait plus l'habitude de se soumettre sans broncher. Mais au lieu de cela, elle fondit en larmes et se laissa tomber sur le sol. Elle s'attendait à une punition sévère, mais jamais elle n'aurait imaginé cela. Elle se moquait bien de se faire insulter de putain par son père. Ces mots venant de lui ne l'effleuraient même pas. Mais rester enfermée, ne pas sortir pendant deux ans, ne pas voir Matéo... Elle n'imaginait pas pouvoir l'endurer. Il lui manquait déjà tellement quand elle ne le voyait pas pendant une semaine ! Jamais elle ne tiendrait... Deux ans sans un regard de son Amour, sans un de ses sourires, deux ans sans voir la mer, sans marcher dans l'herbe, sans courir dans le sable derrière Matéo... Comment pourrait-elle vivre deux années emprisonnée ? Et pour quelle raison, au juste ? De quoi était-elle coupable ? D'aimer ? Son père ignorait l'amour. Jamais il n'aurait pu croire, penser, émettre l'idée que sa fille soit amoureuse. Sans doute n'avait-il jamais su ce que c'était qu'aimer... Avait-il jamais aimé sa femme, avait-il jamais aimé sa fille ?

Eléna avait envie de hurler qu'elle le haïssait. De hurler qu'elle allait le tuer, qu'il n'y avait pas homme plus cruel que lui sur Terre, qu'elle voulait le voir disparaître. Mais elle ne le fit pas. Pas seulement parce qu'elle n'en aurait pas eu la force. Pas pour elle, qu'aurait-il pu lui arriver de pire ? Mais parce qu'à son malheur pourrait s'en ajouter un autre : la mort de Ma-

téo. Elle ne pourrait même plus supporter de sentir son cœur battre alors que celui de son aimé s'était arrêté. Même s'il fallait qu'elle ne le voie plus, il devait à tout prix continuer à vivre. Continuer à vivre, séparés pour toujours... Eléna déjà ne vivait plus. Son cœur battait trop vite, elle avait peine à respirer, elle ne parvenait à faire cesser ses larmes. En lui ôtant la possibilité de voir Matéo, on l'avait tuée à moitié : leurs deux cœurs avaient fusionné pour n'en former plus qu'un, et c'est la moitié de son cœur qu'on lui avait volée.

## 19

Pendant ce temps, Matéo était rentré chez lui, mais il ne parvint pas à avaler la moindre bouchée de pain. Il s'inquiétait horriblement pour Eléna. Son frère ne disait pas un mot, mais il savait tout. Il ne pouvait reprocher cette histoire à son jeune frère, lui qui savait ce que c'était qu'être amoureux. Mais cet amour lui faisait peur car il connaissait toute la souffrance qu'allait devoir supporter son frère. Enfin il osa dire un mot :

– Veux-tu... parler de tout ça ?

Matéo leva les yeux vers son frère, très surpris. Il fit mine de ne pas comprendre.

– De tout ça ? Que veux-tu dire ?

– N'essaie pas de me mentir, Matéo, je sais. Tu ne réussiras pas à me cacher ton amour, il n'y a plus que ça dans tes yeux.

Matéo sourit et murmura :

– Oui, je l'aime, je l'aime tellement fort... Et j'ai si peur pour elle, je sais qu'en ce moment elle souffre, que son père lui fait du mal. Je sens qu'elle pleure, et moi j'ai mal, et c'est comme si on m'avait arraché quelque chose, là...

Il avait la main posée sur son cœur et Mario vit qu'il se mordait les lèvres pour ne pas pleurer. Matéo se leva, et sans plus dire un mot, se dirigea vers la paillasse qui lui servait de lit. Il s'allongea sur le dos, la main gauche toujours pressée contre son cœur. Cette

fois, il pleurait vraiment, doucement, sans un bruit. Les larmes roulaient sur ses joues et dans son cou mais il ne les essuya pas. Il ne bougeait plus, et dans sa tête il n'avait plus qu'une image : le beau visage d'Eléna illuminé d'un sourire plein d'amour. C'est avec cette image, la main toujours posée sur son cœur, qu'il s'endormit jusqu'au lendemain.

## 20

Eléna passa également une bien triste nuit. Ne parvenant pas à calmer ses larmes, elle ne trouva pas le sommeil avant tard dans la nuit. Elle s'était, elle aussi, couchée le ventre vide, n'ayant pu rien porter à ses lèvres au risque de le rendre immédiatement.

Elle passa la journée couchée. Elle n'aurait même pas vu la lumière du jour si Amanda n'était venue faire entrer le soleil en ouvrant les volets. Toute la maison avait évidemment été mise au courant de la situation. Pas question de laisser sortir Eléna. Tous savaient ce qu'ils risquaient s'ils tentaient de l'aider. Mais Amanda avait bon cœur, elle était un peu comme une seconde Georgina pour la jeune fille. Alors, avant de quitter la chambre, elle s'assit au bord du lit. Elle prit les mains d'Eléna, qui était complètement défigurée par ses yeux encore gonflés de larmes. Elle lui dit doucement :

– Je ne pourrai pas vous laisser sortir, señorita, mais par contre, j'aurai peut-être la possibilité de vous faire passer des courriers. Je pense cependant qu'il ne vaut mieux pas que Matéo les porte lui-même, rôder autour de cette maison serait pour lui risquer sa vie...

Un éclair passa dans les yeux à demi clos de la jeune fille.

– Vraiment ? Nous rendrais-tu cet immense service ? Oh Amanda, crois-tu que ce soit possible ?



Devant les hochements de tête affirmatifs de la vieille femme, elle lui prit les mains et s'écria :

– Oh merci Amanda, merci infiniment...

Mais malgré cette merveilleuse nouvelle, les larmes coulaient toujours le long de ses joues.

– Je vais écrire, je vais écrire tout de suite, dit-elle vivement. Oh Amanda, pourras-tu porter ma lettre dès que je l'aurai terminée ?

– Oui mademoiselle, je m'en chargerai.

La jeune fille voulut la remercier une fois de plus mais aucun son ne parvint à sortir de sa bouche. Les larmes baignaient son visage et elle ne prenait même plus la peine de les essuyer. Elle demanda une feuille et une plume, tenta de se calmer et écrivit :

*Matéo, mon Amour,*

*C'est Amanda qui te porte cette lettre car je n'ai pas la possibilité de le faire moi-même. Mais je remercie tout de même Dieu de nous avoir donné l'heureuse idée de t'apprendre à lire. Et à écrire aussi. Je t'en supplie mon Amour, réponds-moi vite.*

*Je suis en prison. En prison pour deux ans. En prison chez moi. Mon père ne me laissera plus sortir. Personne ne me laissera plus sortir. Je suis condamnée à passer mes journées ici, loin de tout, loin de toi. Oh mon Amour, comment vais-je survivre, tout ce temps sans te voir ? Je ne veux pas. Je ne veux pas rester deux années ici et puis repartir en Espagne. Je préférerais mourir ici que vivre cette vie qu'on m'impose.*

*Pourquoi la vie est-elle si cruelle avec nous, Matéo ? Pourquoi, qu'avons-nous fait à Dieu, pour qu'il nous fasse subir cela ?*

*Je t'aime Matéo. Je t'aime si fort et je n'en peux plus de saigner. J'ai l'impression que si loin de ton cœur le mien cessera vite de battre. Je ne peux pas vivre ainsi, c'est ton cœur qui bat dans ma poitrine, c'est ton sang qui coule dans mes veines...*

*Mon père me traite de putain. Il me hait. Mais pas autant que je le hais. Je préfère être ta putain, comme il dit, que la femme soumise d'un homme que je n'aime pas.*

*Tu sais Matéo, un jour ma nourrice m'a dit que ma vie ne serait plus jamais la même le jour où je te rencontrerais. Toi, le seul homme qui saurait m'aimer autant que je t'aime. C'est toi, mon Prince Charmant, même si tu n'as pas la peau claire, de grands yeux bleus et les cheveux blonds comme dans les contes pour enfants...*

*Le jour où j'ai appris ton nom, j'ai eu l'impression de déjà le connaître. Mais c'était parce que tout simplement, je te connaissais déjà. C'était toi, le jeune homme sans visage qui me prenait dans ses bras, dans mes rêves, la nuit, et le jour aussi.*

*Je t'aime Matéo. Je t'aime tellement. Sois plus fort que moi. Ne pleure pas. Relève la tête et bas toi pour vivre. Et fais bien attention à toi.*

*Je n'ai que dix-huit ans, et pourtant je vois déjà ma vie toute tracée devant mes pieds. Alors je ne sais pas si j'ai envie de suivre ce chemin, et si je la vi-*

*vrai, cette vie. Mais la tienne est encore à construire. Je veux que tu sois heureux. Il faudra que tu le sois sans moi. Et même si je sais que pour moi ce serait inimaginable, je veux croire que ça ne le sera pas pour toi.*

*J'aurais aimé pouvoir te serrer une dernière fois dans mes bras. Et te dire à l'oreille combien je t'aime. Je t'aime Matéo, et la seule chose qui me permettra de survivre pendant ces deux années sera l'espoir d'un jour te revoir.*

*Réponds-moi vite mon Amour, j'ai tellement besoin de te lire.*

*Je t'embrasse tendrement.*

*Ton Eléna.*

Elle plia la lettre plusieurs fois, la serra contre son cœur et la tendit à Amanda. La vieille femme, émue, sourit timidement et dit :

– Je la porte tout de suite, señorita. Et je me dépêche de revenir pour vous donner des nouvelles de Matéo.

Elle quitta la chambre et Eléna entendit la porte d'entrée se refermer derrière elle. « Cours, cours Amanda, s'il te plaît », pensait-elle. Et la vieille femme de son côté faisait en effet de son mieux pour arriver le plus vite possible, malgré son âge avancé.

## 21

Matéo fut très surpris lorsqu'il la vit accourir. Il savait que si la gouvernante se déplaçait pour le voir, c'était qu'il s'était passé quelque chose de grave. Amanda s'approcha de lui, haletante, et immédiatement elle lui tendit la lettre.

– C'est pour toi, dit-elle, reprenant son souffle. C'est Eléna.

Matéo, toujours sur le pas de la porte, déplia la feuille en moins d'une seconde. Mais il était tellement pressé de tout lire qu'il allait trop vite et n'arrivait pas à se concentrer. Il ne savait bien lire que depuis peu de temps et il avait de ce fait plus de peine à déchiffrer les mots qu'une personne qui lisait depuis longtemps. Le voyant paniqué, Amanda lui prit les mains et tenta de le calmer.

– Doucement, jeune homme, ou tu ne parviendras jamais au bout de cette lettre. Repose-toi quelques minutes et reprends la plus lentement...

– Non, je ne peux pas ! Il faut que je sache !

Il réussit à prendre sur lui et à contrôler son angoisse, et parvint à lire la lettre jusqu'au bout. Arrivé aux dernières lignes, ses yeux étaient pleins de larmes qu'il avait peine à retenir. Il ne voulait pas qu'on le voit, personne ne l'avait jamais vu pleurer depuis sa petite enfance. Mais Amanda comprit sans peine qu'il avait besoin de laisser aller son chagrin. D'un geste

très maternel, elle prit Matéo dans ses bras et murmura à son oreille :

– Tu as le droit de pleurer, mon garçon. Si tu veux, je ne dirai rien à Eléna.

– Oh non, dit-il en relevant la tête, ne dis rien à Eléna, surtout pas. Dis-lui que je l’aime et que...

Mais il ne parvint pas à prononcer un mot de plus. Ses larmes ne s’arrêtaient plus de couler et ses lèvres qui tremblaient l’empêchaient de parler.

– Viens, entrons, dit doucement Amanda en prenant Matéo par le bras. Tu as besoin de repos, de beaucoup de repos.

Ils s’assirent autour de l’unique table de la petite maison et Matéo se leva immédiatement pour aller chercher une feuille de papier ainsi que de l’encre et une plume qui lui avait été donnés par Eléna.

– Matéo, es-tu sûr d’être en état d’écrire ?

– Oui Amanda, il le faut. Eléna a besoin d’une réponse.

La vieille femme resta aux cotés du jeune homme jusqu’à ce qu’il ait terminé sa lettre. Celui-ci s’appliqua à bien écrire comme Eléna lui avait appris, et à ne pas faire trop de fautes, en remerciant à son tour Dieu, à chaque lettre qu’il formait, qu’Eléna lui ait enseigné l’art de l’écriture. Il était parvenu à faire cesser ses larmes durant toute sa lettre, mais à la fin, en la remettant à Amanda, il ne put en retenir une, tout de même accompagnée d’un sourire. Il l’essuya du revers de la main, et se leva pour aller s’allonger sur sa paille.

– Matéo, dit la vieille femme. Tu ne peux pas res-

ter ici, ils vont venir te chercher. Et ton frère aussi. Qui sait ce qu'il pourrait lui arriver, à lui aussi, si Don Francisco décide de se venger. Vous allez venir avec moi. Je connais un endroit où vous pourrez vous cacher. Et je connais quelqu'un qui pourrait vous employer, il vous faut un nouveau travail.

– Tu as raison Amanda. Mais mon frère n'est pas encore rentré de la plantation...

– Espérons qu'il ne lui soit rien arrivé aujourd'hui. Prépare vos affaires. Je vais porter la lettre à mademoiselle, finir mon service, et puis je reviendrai vous voir. A tout à l'heure.

– A tout à l'heure Amanda. Merci pour tout...

La vieille femme s'empressa de retourner au domaine de Don Francisco pour porter la lettre à Eléna. Et puis, comme si de rien n'était, elle retourna à ses occupations de femme de chambre. Quand arriva l'heure de la fin de son service, elle s'éclipsa. Elle était logée chez Don Francisco, mais elle était simplement employée, elle avait des horaires à respecter mais en dehors de ses horaires, elle faisait ce qu'elle voulait. Il arrivait juste parfois, quand Eléna était souffrante, qu'elle la veille au pied de son lit.

Elle conduisit Mario et Matéo dans une petite maison en bordure de la ville. La ville était assez vaste et Don Francisco ne risquait pas de venir se promener dans cette région, d'autant plus qu'il n'aimait pas marcher. Dans cette maison vivait le frère d'Amanda, qui était très vieux, et dont elle prenait soin. La bâtisse n'était pas très grande mais bien assez pour abriter

trois personnes. Les deux jeunes gens y seraient très bien, et ils pourraient s'occuper de son frère, cela la déchargerait un peu et payerait le service qu'elle leur rendait. Pour ce qui était de leur travail, elle pensait pouvoir les faire employer dans une petite boulangerie que tenait un de ses neveux. Toujours aux fourneaux, personne ne les verrait. Le boulanger ne pourrait pas les payer très cher, mais ce serait bien assez pour vivre.

Les deux garçons remercièrent vivement la vieille femme de si bien s'occuper de leur situation. Matéo semblait soulagé, mais Mario était malgré tout très mécontent de devoir bouleverser leur vie, qui était ma foi assez tranquille, malgré leur salaire de misère. Ils étaient jeunes et en bonne santé, ce qui n'était pas le cas de tout le monde.

## 22

*Eléna, ma douce,*

*Il faut que tu vives. Tu dois vivre, et tu vas vivre. Tu sais bien que si tu décides d'abandonner, je partirai aussi.*

*Je t'aime Eléna. La vie ne m'a jamais apporté rien de beau avant toi. Depuis, j'ai l'impression de vivre, de compter, d'être quelqu'un. Tu ne peux pas me quitter...*

*Je n'aurais jamais cru qu'il soit possible d'aimer autant. Je n'aurais même pas osé le rêver. Eléna, avec toi, j'ai appris que les rêves deviennent parfois réalité.*

*Tu m'as si souvent dit que la vie finit toujours par faire se croiser les chemins de ceux qui s'aiment. Tu me viens de si loin. Il n'est pas possible que nous nous perdions aussi facilement. De toute façon, il n'est pas possible que nous nous perdions.*

*Je vais t'écrire tous les jours. Il faut que tu prennes soin de toi. Tu n'as pas le droit de te laisser dépérir. Tu n'as pas le droit de te laisser mourir ! Nous allons nous revoir ! Souviens-toi de tous nos projets ! Ils ne peuvent pas s'envoler de cette façon !*

*Je vais faire attention à moi. Je vais m'enfuir, je vais me cacher, je vais trouver un autre travail. Seuls Amanda et mon frère sauront où je suis. Je te donnerai*



*des nouvelles tous les jours. Jusqu'au jour où nous nous retrouverons.*

*Il faut que tu sois forte, ma douce. Nous avons été si forts depuis tout ce temps, pour nous cacher, pour supporter le regard des gens que l'on croisait parfois. Ce n'est pas cet obstacle qui nous anéantira !*

*Je t'aime Eléna. Je t'aime tellement.*

*N'oublie pas, pense à moi, et fais attention à toi.*

*A très bientôt ma douce. Je suis persuadé que d'ici peu, je pourrai à nouveau te serrer dans mes bras.*

*Je t'embrasse mille fois,*

*Matéo.*

## 23

Les deux frères finirent par s'habituer à leur nouvelle vie. Amanda venait les voir tous les jours ou presque, pour prendre de leur nouvelle, échanger les lettres des deux amants, ou s'occuper de son vieux frère. Le travail à la boulangerie était pénible, il fallait se lever très tôt, il faisait chaud près des fours, mais les deux garçons ne se plaignaient pas. Ce n'était pas pire qu'à la plantation, et Amanda leur avait sans doute sauvé la vie.

Une année passa. Et puis presque une deuxième. Eléna et Matéo s'écrivaient tous les jours, des lettres de plus en plus longues. Eléna n'avait que faire de ses journées, elle s'ennuyait vite. Alors, à la question de son père qui s'étonnait de la voir passer son temps à écrire, elle répondit qu'elle entreprenait d'écrire un roman. Il ne rechigna pas. Don Francisco était très peu intéressé à l'art sous toutes ses formes. C'était d'ailleurs à se demander ce qui pouvait intéresser Don Francisco. Mais il ne disait rien, elle était dans sa chambre et elle ne sortait pas de la maison. C'était tout ce qui comptait pour lui. Il n'aurait pas pu s'imaginer qu'elle écrivait à Matéo, les Noirs ne savaient pas lire.

Matéo travaillait la journée et il écrivait la nuit. Il ne dormait pas beaucoup, mais le plus important pour lui était que sa belle ait une lettre à côté de son lit quand elle se réveillait le matin.

Amanda allait chercher la lettre de Matéo au lever du jour pour l'apporter à la jeune fille. Eléna écrivait la journée, le soir la vieille femme apportait la lettre à Matéo. Et c'était tous les jours ainsi.

Pendant ces deux années, Eléna et Matéo envisagèrent mille et une façons de la faire sortir. Mais chaque fois, un détail risquait de faire tout basculer. Elle aurait pu essayer de sortir la nuit, mais il y avait toujours quelqu'un qui surveillait autour de la maison. Don Francisco avait tout prévu. Sauf le courrier. Amanda inspirait beaucoup de confiance et il ne se serait pas méfié. Et puis, Amanda ne savait pas lire non plus.

Alors Eléna, à défaut de pouvoir sortir pour de vrai, écrivait ses rêves. Cela faisait si longtemps qu'elle n'avait pas vu la mer, qu'elle n'avait pas marché dans le sable. Les balades au bord de l'eau avec Matéo lui manquaient terriblement.

Matéo lui racontait tout ce qu'il voyait. Le ciel lorsque le soleil plonge dans la mer, les odeurs, les oiseaux. Parfois, il joignait à sa lettre une fleur, un coquillage. Il lui disait qu'il l'emmènerait à nouveau sur son rocher, que la vue y était toujours aussi belle. Qu'il voudrait avoir un moyen de capturer l'image pour pouvoir lui envoyer, qu'elle puisse partager en même temps que lui ces moments tellement fabuleux où le ciel devient rose, juste avant que la nuit ne tombe.

Et puis la deuxième année s'acheva. Ce qui signifiait, pour Eléna, retourner en Espagne, épouser son cousin. Cette idée la révoltait toujours autant mais elle

avait de nouveaux espoirs : un jour, elle s'enfuirait, elle monterait dans un bateau en direction de l'Afrique, et elle viendrait rejoindre Matéo. Elle ne savait pas quand elle en aurait la possibilité, mais elle savait qu'elle y arriverait, et elle savait que Matéo l'attendrait.

La veille du départ arriva. C'était l'effervescence à la demeure de Don Francisco, il fallait préparer le grand voyage d'Eléna. Son père ne l'accompagnerait pas. Il lui aurait fallu trop de temps pour revenir, il ne pouvait pas laisser la plantation sans personne à sa tête pendant plusieurs mois. Les domestiques s'agitaient pour tout préparer, il ne fallait rien oublier. Eléna faisait tout pour faire penser à son père qu'elle n'était pas mécontente de partir. Il ne savait pas qu'elle avait gardé contact avec Matéo pendant ces deux longues années. Il imaginait sans doute que leur histoire n'était qu'une amourette futile que sa fille avait vite fait d'oublier, avec son impossibilité de sortir.

La jeune fille proposait son aide aux domestiques, elle profitait des derniers moments passés avec Amanda.

– Je vais continuer à écrire à Matéo tous les jours, dit la jeune fille, mais nos courriers ne seront jamais aussi fréquents que pendant ces deux années... Tu as été si bonne avec nous Amanda. Sans toi... Je ne sais pas comment te remercier !

– Si vous revenez un jour Mademoiselle, je serai heureuse de vous revoir.

– Je reviendrai Amanda. Je reviendrai, et ce sera pour vivre avec Matéo. Et puis, nous partirons loin. Nous n'avons pas encore décidé où, mais nous quitte-

rons cet endroit. Je veux oublier mon père, je ne veux plus jamais le revoir.

– Bonne chance Mademoiselle. Que Dieu vous protège.

## 24

Eléna se réveilla très tôt ce matin-là. Pour sa dernière nuit en Afrique, elle n'avait pas beaucoup dormi. Elle voulait revoir Matéo avant de partir, elle voulait le serrer dans ses bras. Cela faisait tellement longtemps...

Elle se leva, se dirigea vers le salon pour manger quelque chose. Elle n'était pas certaine d'avoir faim, mais elle avait envie de profiter de ces fruits qu'elle aimait tant, de la noix de coco qui lui rappelait le premier moment de complicité qu'elle avait partagé avec Matéo. Cela faisait trois ans, déjà...

En traversant le couloir, un courant d'air lui fit se rendre compte que la petite porte au fond de celui-ci n'était pas bien fermée. Elle sursauta. Comment était-ce possible ? Toutes les portes étaient toujours verrouillées à double tour et son père était le seul à en posséder les clés. Était-ce à cause de l'agitation de la veille qu'il avait oublié cette porte ? Ou... était-ce un piège qu'il lui tendait ? Qu'importe, l'occasion était trop belle. C'était son unique chance. Son père dormait toujours, elle s'habilla à la hâte, sortit sans faire de bruit, réussit à éviter le veilleur qui devait être en train de faire sa ronde de l'autre côté du domaine.

Elle ne se méfia pas. C'était trop beau...

Elle courut jusque chez Matéo. La route était assez longue mais elle la connaissait par cœur, Amanda lui avait bien expliquée, au cas où une occasion de sortir se serait présentée. Elle arriva, épuisée, tambourina à la petite porte d'entrée.

– Matéo ! Matéo !!!

Il était encore très tôt dans la matinée. Mais Matéo non plus n'était pas parvenu à s'endormir. Quelques instants plus tard, il l'avait rejoint à l'entrée de la maison. Elle sauta dans ses bras et le serra tellement fort qu'elle faillit l'étouffer.

– Eléna ! Mais... comment est-ce possible ?

– Je me suis enfuie, la porte n'était pas fermée, je me suis échappée !

– La porte n'était pas... vraiment ? Comment ton père a-t-il pu te laisser une si belle occasion ?

– Je ne sais pas, je ne sais pas... Vite vite, dit-elle, je veux voir la mer, emmène-moi à notre rocher ! Cela fait tellement longtemps que j'attends...

– Oui, oui, bien sûr ! lui dit-il en la serrant de nouveau dans ses bras. Et il déposa un baiser sur son front, sur ses yeux fermés qui étaient prêts à verser des larmes de bonheur.

Ils marchèrent vite, malgré la fatigue. Eléna ne sentait plus la douleur de ses jambes, les brûlures de ses petits pieds, elle n'avait qu'une hâte : arriver, retrouver leur rocher, ce lieu magique où ils avaient partagé tellement de merveilleux moments. S'ils se dépêchaient, ils pourraient même assister au lever du soleil. Leur rocher était tellement haut que rien ne cachait la vue. Alors que le soleil se couchait dans la mer, il se levait derrière les montagnes, derrière la ville. Le ciel était clair, sans nuage, le spectacle promettait d'être magnifique.

## 25

– Je veux que nous fassions l’amour, dit-elle.

Ils n’en avaient jamais parlé auparavant. Pendant ces deux années où ils s’écrivaient tous les jours, ils parlaient de leur Amour, de leurs rêves, de leurs espoirs, mais ils n’avaient jamais parlé de faire l’Amour. Elle y avait pensé, souvent, mais ce n’était pas important. L’essentiel, c’était qu’il soit en vie, qu’il aille bien. Le reste... Mais à cet instant, elle avait envie de lui plus que tout au monde. Envie de vivre avec lui ces sensations que l’on ne devrait partager qu’avec la personne qu’on aime. Dans « faire l’amour », il y a « Amour », non ? Elle ne s’imaginait pas faire l’Amour avec son cousin ! L’image lui donnait envie de vomir. Elle l’effaça vite de son esprit. Matéo. Il n’y avait que Matéo.

Il lui sourit. Pour lui ce ne serait pas la première fois. Il avait été « initié » très jeune par une femme plus âgée que lui, mais il n’y avait jamais pris aucun autre plaisir que physique, et au bout d’un certain nombre de fois, il n’y avait plus trouvé d’intérêt. En réalité, il n’avait jamais fait l’amour avec une femme qu’il aimait.

– Je t’aime, lui dit-il en déposant un baiser sur son front.

Pour la première fois depuis qu’ils se connaissaient, il avait l’impression que c’était à son tour de lui ap-



prendre quelque chose. Il n'en ressentait aucune fierté, mais il savait que c'était à lui de prendre les choses en main, de faire attention à elle, de tout faire pour qu'elle soit heureuse et que ce moment reste inoubliable pour elle.

Il l'allongea sur leur rocher. Malgré les couvertures qui recouvraient le sol, ce n'était pas très confortable, mais ils n'y pensaient pas. La vue était magnifique, le moment était magique, rien d'autre n'importait que le fait qu'ils soient ensemble.

Il la déshabilla, doucement. Elle semblait avoir un peu peur, mais elle avait énormément envie de lui, et elle brûlait d'impatience. Elle n'avait jamais eu ce genre de sensations, avec cette intensité. Quand elle pensait fort à lui, dans son lit, avant de s'endormir, il lui arrivait souvent de ressentir de troublants frissons, mais ce n'était rien comparé à ce qui s'emparait d'elle à ce moment-là.

Le souffle chaud de Matéo dans son cou, ses baisers, ses caresses l'électrisaient. Les mains du jeune homme couraient sur elle, n'osant trop s'attarder, de peur de la choquer. Parfois il s'arrêtait, comme s'il attendait sa permission. Elle prenait ses mains et les posait là il n'osait pas, là où elle avait envie. Elle souriait, elle était belle. Elle lui disait des « Je t'Aime ». Elle était heureuse. Avait-elle déjà été aussi heureuse ?

Elle surmonta sa peur et elle lui ôta ses vêtements, plus vite que lui ne l'avait fait pour elle. Elle était trop impatiente. Il la regarda avec un petit air taquin. Elle rougit en même temps qu'elle sourit, et puis elle le

serra fort contre elle, pour l'avoir tout près, pour sentir son cœur battre contre sa poitrine. Ils étaient nus tous les deux, il n'y avait plus rien entre leurs deux peaux.

Elle admirait ce corps d'homme qu'elle n'avait jamais vu ainsi. Elle le trouvait extrêmement beau. Ses muscles bien dessinés, ses bras puissants qui la rassuraient, sa peau restée douce malgré l'usure du travail.

Il la trouvait belle. Jeune fille devenue jeune femme, innocente et malicieuse à la fois, tellement différente des femmes qu'il avait connues...

Ils restèrent longtemps à se regarder, à se sourire. Et puis sans prévenir, elle le ramena contre elle, et poussa un très long soupir.

Il vint en elle, doucement, pour ne pas lui faire trop mal. On lui avait expliqué que la première fois qu'elles font l'Amour, les filles ont souvent mal. Elle souffrait un peu mais elle s'en moquait. Elle le voulait en elle, pour de vrai.

Ils restèrent un long moment sans bouger. A se sourire, à rire, à s'embrasser. Ils étaient si heureux...

Et puis elle l'emmena très fort en elle. Elle voulait le sentir vivre.

– Fais-moi l'Amour... murmura-t-elle.

Il lui fit l'amour très doux, elle était heureuse, elle souriait. Il savait qu'elle avait mal mais elle ne faisait que l'inciter à aller plus fort, plus loin, comme pour l'avoir au plus profond d'elle-même.

Et puis il lui dit qu'il sentait son bonheur arriver. Il lui dit qu'il était tout près, qu'il était heureux, qu'elle était belle. Il lui dit qu'il allait laisser un peu de lui en

elle, qu'elle était en lui pour l'éternité. Que quoi qu'il puisse arriver alors, rien ne pourrait jamais les séparer.

Le rythme s'accéléra un peu, et puis plus vite, et de plus en plus vite. Elle était heureuse, elle l'aimait. Il l'aimait et il était heureux.

Il laissa sa vie en elle. Ils restèrent sans bouger, pour rester unis le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'il se séparerait d'elle tout naturellement, tout doucement. Elle avait toujours son merveilleux sourire.

Sans trop se reculer pour ne pas qu'il se détache d'elle, elle prit sa main, la posa sur son ventre. Elle aimait le contraste que provoquait la main couleur caramel de Matéo sur sa peau claire. Et puis elle dit, avec son sourire qu'il aimait tant :

– Si j'ai un bébé, et que c'est un garçon, je l'appellerai Matéo.

## 26

On entendit un coup de feu.

Puis un deuxième.

Ils sont restés ainsi, unis, ne faisant qu'un.

Rien, pas même la mort, n'avait pu les séparer.



Imprimé par : SPRINTOO  
230, rue de l'Arbrisseau  
59000 - Lille  
R.C.S N° 477 738 00